

Le Roseau meurtri

Une réflexion chrétienne
sur la souffrance et l'espoir

Préparée par la Commission foi et témoignage
du Conseil canadien des Églises

« *Tiens ton esprit en enfer et ne désespère pas.* »

Saint Silouane l'Athonite

« Il ne brisera pas le roseau meurtri, il n'éteindra pas la mèche qui s'étiole. »
Isaïe 42, 3 (Voir Mt 12, 9 sq).

Pour d'autres textes et références, consulter le site web du Conseil canadien des Églises au www.ccc-ccc.ca.

Remerciements

Photo et motif de couverture, Goran Petkovski. Le photographe Goran demeure dans la région de Toronto. Ses travaux vont du documentaire au paysage et au commercial. Il fait de la photographie, en noir et blanc et en couleur, depuis 2000. Goran.petkovski@hotmail.com

La Conférence des évêques catholiques du Canada a généreusement contribué à la mise en page et à l'impression du présent document.

Les équipes de rédaction et de publication de la Commission Foi et Témoignage : le rév. Fred Demaray, Convention baptiste de l'Ontario et du Québec ; Paul Ladouceur, Archidiocèse du Canada, Église orthodoxe en Amérique ; Keith R. Maddock, Société religieuse des Amis (Quakers) ; Mary Marocco, secrétaire associée, Foi et témoignage ; Richard Schneider, Archidiocèse du Canada, Église orthodoxe en Amérique ; la rév. Margaret Trapnell, Église unie du Canada ; la rév. Elisabeth Wagschal, Église luthérienne évangélique du Canada.

Notre infatigable et scrupuleux traducteur, Louis Rémillard, ainsi que Paul Ladouceur, Monique Vallée et Valère De Pryck, réviseurs de la version française.

Le Service des publications de la Conférence des évêques catholiques du Canada, à qui nous devons l'inestimable collaboration de Ron Tourangeau et Nora Brown, du Service des arts graphiques, d'Isabelle Brochu, droits d'auteur, de Guylaine Bourgault, production des imprimés et de la directrice Vicki Bennett.

L'artiste Blake Debassige, qui nous a bien voulu nous accorder la permission de reproduire son œuvre « L'arbre de vie »

Le photographe Bill Wittman, qui nous a gracieusement permis de reproduire sa photographie de l'Anastasis d'Istanbul.

La rév. Marilyn Leuty et les gens de l'Église unie Trinity, Grimsby, Ontario, qui a animé une série pilote inspirée du *Roseau meurtri* à l'automne 2008. Cette série nous a aidés à la rédaction des suggestions « Comment utiliser ce document ».

Les poètes Tim Span (séminariste étudiant à Waterloo, Ontario) et bob paterson-watt (ministre baptiste exerçant à Toronto), qui nous ont gracieusement accordé la permission de reproduire leurs poèmes.

Le général Roméo Dallaire, qui nous a permis de reproduire un extrait de son livre *J'ai serré la main du diable : La faillite de l'humanité au Rwanda*.

Sauf indication contraire, les références bibliques proviennent de la Traduction œcuménique de la Bible.

Illustrations

- p. 5 – Musée des beaux-arts du Canada.
- p. 6 – Nova Development Corporation.
- p. 8 – Photo © The Garman Ryan Collection, The New Art Gallery Walsall
- p. 13 – Photo courtoisie de Mark and Beth Wagschal.
- p. 14 – Photo courtoisie de Katika Isherwood.
- p. 15 – La Madeleine. Donatello, c. 1386-1466.
- p. 16 – Photo courtoisie de Carroll Kennedy.
- p. 17 – Photo courtoisie de Jeff Denault, aboveclouds. ca.
- p. 18 – Photo courtoisie de Sylvia Skrepichuk.
- p. 19 – Photo courtoisie de Sylvia Skrepichuk.
- p. 20 – Photo courtoisie de Julie Kauffman.
- p. 21 – Photo courtoisie de Development and Peace.
- p. 23 – Nova Development Corporation.
- p. 24 – Image digitale © The Museum of Modern Art/License de SCALA/ Art Resource, NY.
- p. 25 – Photo courtoisie de Rod and Marilyn Leuty.
- p. 27 – Dessin de sainte Marie de Paris (Mère Marie Skobtsov) (1891-1945).
- p. 28 – Photo courtoisie de Jeanette Romkema and Peter Noteboom.
- p. 29 – Photo courtoisie de Marilyn and Rod Leuty.
- p. 30 – Photo © Bill Wittman.
- p. 31 – Anishinabe Spiritual Centre, Espanola, Ontario.
- p. 32 – Photo courtoisie de Marilyn and Rod Leuty.
- p. 33 – Dessin de Jean de la Croix (1542-1591).
- p. 36 – Courtoisie de Stephen Metcalf, Toronto.
- p. 37 – Photo courtoisie de the Mikilaaq Centre, Arviat, Nunavut.
- p. 38 – Photo courtoisie de Keith Maddock.
- p. 39 – Photo courtoisie de CCCB Publications.
- p. 41 – Nova Development Corporation.
- p. 42 – Dessin de sainte Marie de Paris (Mère Marie Skobtsov) (1891-1945).
- p. 43 – Photo © Bill Wittman.
- p. 45 – Icône des Myrophores au tombeau du Christ ressuscité (Novgorod, Russie, XV^e siècle).
- p. 46 – Photo courtoisie des publications CECC.
- p. 47 – Photo courtoisie de Brian Merritt, merrettimages. ca
- p. 48 – Anishinabe Spiritual Centre, Espanola Ontario.
- p. 49 – Photo courtoisie de Carroll Kennedy.
- p. 50 – Icône de la Crucifixion (Novgorod, Russie, XV^e siècle).
- p. 51 – Icône du monastère orthodoxe de la Protection de la Mère de Dieu, Wentworth, Québec.

Pourquoi y a-t-il des poèmes dans cette brochure ?

Quand il n'y a plus de mots pour nommer l'innommable, reste la poésie.

Les récits de la présente brochure nous relatent la condition humaine, tandis que les réflexions théologiques s'efforcent d'en découvrir le sens.

Dans notre esprit, ce sont pourtant là deux étapes distinctes, que seule la poésie peut fusionner. Tout poème pose des questions humaines. Il les pose par l'intermédiaire du cri du cœur humain.

Nous seuls, cependant, interprètes des poèmes, pouvons trouver les réponses.

Quant aux chrétiens, la réponse qu'ils trouveront puisera ses racines dans le Christ.



Table des matières

Introduction

Pourquoi ce récit ?	7
---------------------------	---

Récits et réflexions théologiques

Premier récit	
Le réveil	12
Première réflexion théologique :	
« Justifier votre espérance devant ceux qui vous en demandent compte »	13
Deuxième récit	
Vieillesse, souffrance et espoir	15
Troisième récit	
Le pèlerinage mystérieux	17
Quatrième récit	
Nous sommes tous affectés	18
Deuxième réflexion théologique	
« Sous notre peau » : La réalité incarnée de la souffrance	20
Cinquième récit	
Quand Dieu meurt	24
Troisième réflexion théologique :	
« Souffrance, espoir et silence de Dieu »	26
Sixième récit	
<i>O ke che manido</i>	30
Septième récit	
Aumônerie d'hôpital : Faire face à la mort, une source de peur et de tremblements ...	33
Quatrième réflexion théologique :	
« Souffrir et être humain »	35
Huitième récit	
Vie et mort d'un enfant	39
Cinquième réflexion théologique :	
« La narration chrétienne de la souffrance et de l'espoir »	42
Réflexion théologique finale :	
L'espérance, la plus grande des vertus chrétiennes	45

Annexe

Collaborateurs	54
Chants pour Souffrance et Espoir	55
Ressources additionnelles	59
Comment utiliser ce document ?	60

Existe-t-il amour plus grand

BELMONT. C.M.

Adapted from Gardiner's Sacred Melodies, 1812.

Moderate.

E - xis - te - t - il a-mour plus grand qu'en ce Dieu de ten - dres-se ?

Nos peurs, nos pei - nes, nos tour - ments, en son cœur dis - pa - rais - sent.

E-xis-te-t-il a-mour plus grand
qu'en ce Dieu de ten-dres-se ?
Nos peurs, nos pei-nes, nos tour-ments,
en son cœur dis-pa-rai-sent.

Oui, pour nous e-xiste un a-bri
au plus fort des o-ra-ges
où Dieu nous gar-de dans la nuit,
son al-liance en par-ta-ge.

Cha-que jour au creux de ses bras
Dieu cal-me tous nos dou-tes,
sé-chant nos pleurs et nos é-mois,
re-dres-sant nos dé-rou-tes.

Mets en nos cœurs ta joie d'ai-mer,
en nos mains, tes souf-fran-ces;
qu'aus-si nous sa-chions par-ta-ger
en ton nom l'es-pé-ran-ce.

E-xis-te-t-il amour plus grand
qu'en ce Dieu de ten-dres-se
qui des lar-mes de ses enfants
fait naî-tre l'al-lé-gres-se ?

Paroles : Rob Johns (1942-1986)

© Elinor Johns 1983

avec la permission du détenteur

des droits d'auteur uniquement pour cette publication

Traduction : David Fines, 2009

*Aujourd'hui Credo - Communications publiques UMiF
(Unité des ministères en français) Église unie du Canada*

*Vers trois heures,
Jésus s'écria d'une voix forte :*



Prophet
Emil Nolde,
1912

*« Eli, Eli, lema sabaqthani »,
c'est-à-dire :
« Mon Dieu, mon Dieu,
pourquoi m'as-tu abandonné? »*

Matthieu 27, 46.

« Christ en croix »

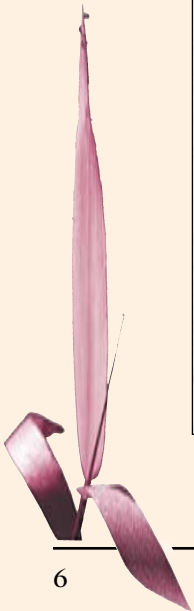
Je remarquais toujours
ce grand Jésus de plâtre
Dressé comme un pardon
au seuil du vieux couvent,
Échafaud solennel à geste noir, devant
Lequel je me courbais, saintement idolâtre.

Or, l'autre soir, à l'heure où le cri-cri
folâtre,
Par les prés assombris, le regard bleu
rêvant,
Récitant Eloa, les cheveux dans le vent,
Comme il sied à l'Éphèbe esthétique
et bellâtre,

J'aperçus, adjoignant des débris de parois,
Un gigantesque amas de lourdes vieilles croix
Et de plâtre écroulé parmi les primevères;

Et je restai là, morne, avec les yeux pensifs,
Et j'entendais en moi des marteaux convulsifs
Renfoncer les clous noirs des intimes Calvaires !

Émile Nelligan





INTRODUCTION

Pourquoi ce récit ?

Notre premier objectif est d'offrir un point de convergence aux chrétiens de toutes origines et conditions et d'alimenter leurs propres discussions et réflexions sur la souffrance en notre temps.

En tant que personnes et communautés appartenant au Christ et à son Église, nous nous proposons de nous pencher, en nos temps et lieux, sur le paradoxe selon lequel on trouve l'espoir dans la souffrance et la souffrance dans l'espoir. On a confié à la Commission *foi et témoignage* la tâche de donner forme à ce paradoxe, d'où le présent document.

Dans sa réflexion commune sur le travail de nos Églises auprès des personnes souffrant du VIH/sida ou d'autres maladies, de la pauvreté, de préjugés, de cruauté ou de violence, la Commission a observé qu'un mot revenait sans cesse : la *souffrance*. Nous nous sommes demandé comment, en tant que chrétiens et chrétiennes de traditions diverses, nous comprenons la *souffrance* et y réagissons, non pas dans l'abstrait, mais dans la réalité de cette personne qui souffre devant moi, de cette douleur en moi, de cet horrible conflit qui, loin de s'atténuer, va s'intensifiant. Vers quoi nous tournons-nous, lorsque nous sommes confrontés à notre propre douleur ou à celle d'autrui ? Pourquoi allons-nous dans cette direction ? Qu'est-ce, en fait, que la *souffrance*, et qu'est-ce que nous en faisons ? Nous avons découvert, au fur et à mesure de notre examen de la question, qu'il surgissait sans cesse de ses profondeurs une autre notion inséparablement rattachée à la *souffrance* : l'*espoir*.

Tout compte fait, nous avons découvert dans nos traditions beaucoup de divergences d'expression, d'orientation et même de perception. Par contre, nous avons aussi découvert, à la faveur de nos discussions, que nous partageons beaucoup de choses essentielles. Il se peut que celles-ci, familières au point d'être parfois invisibles, convergent et constituent notre principal point de rencontre : l'*espoir*.

Il émerge pourtant trois difficultés qui nous hantent depuis le début.

Premièrement, comment se pencher sur un sujet aussi intense sans écrire au moins quinze volumes bien tassés ? Ceux qui souffrent peuvent-ils trouver consolation, secours et courage dans quelques mots simples, comme ceux que l'on trouvera dans la présente brochure ?

Deuxièmement, comment éviter de nous perdre dans l'abstrait, le cérébral, le théorique, afin de demeurer fermement ancrés dans l'expérience humaine, tout en présentant une réflexion théologique œcuménique valide et utile ?

Troisièmement, et il s'agit ici de l'élément essentiel, essentiel parce que présupposé par les deux autres questions : comment souffrance et espoir peuvent-ils se conjuguer en tant que foi ? Non pas une foi vague, générale et creuse, mais une certitude concrète que dans la foi, l'association indissoluble de la souffrance et de l'espoir cesse d'être un paradoxe. Ainsi les trois questions se soutiennent mutuellement.

Il n'est pas dans notre intention de reprendre ce qui a déjà été dit, et avec quelle richesse d'expression, par les sages et les simples qui nous ont précédés et dont nous nous inspirons tous les jours.



La douleur
Vincent
van Gogh,
1882

Nous disposons d'un trésor de textes et d'exemples vécus et la présente ressource inclut une bibliographie ; nous espérons donc qu'on ne nous lira pas sans se tourner également vers ces documents qui ont contribué à notre discussion.

Nous commençons par des exemples de souffrance et d'espoir, des histoires vécues par d'authentiques Canadiens et Canadiennes de nos milieux qui ont connu divers types de souffrances, pour diverses raisons et de diverses façons. Ils proviennent d'une large gamme de traditions chrétiennes. Ce que nous disons ici, nous le disons à la lumière de ces histoires et de ces personnes. Si notre théologie, notre *praxis*, ne leur dit rien, c'est qu'elle s'est écartée du Christ, qui est notre source et qui est venu vers les souffrants. Nous puisons aussi dans notre propre expérience, dans notre conscience de la souffrance, non pas à part, mais au cœur même du monde de la douleur et des conflits humains : c'est précisément le lieu idéal où proclamer l'Évangile.

Nous insérons dans ces récits de souffrance et d'espoir, avec la plus grande simplicité possible, le message d'espoir,

la source toujours jaillissante à laquelle s'abreuvent les chrétiens. Nos réflexions théologiques éclairent les récits personnels et s'en inspirent à la fois. Nous nous demandons ce que signifie être humain au milieu de la souffrance. Nous rendons compte de l'espoir qui nous habite, comme on nous le demande dans la première lettre apostolique de Pierre (1 Pierre 3, 15). Nous nous penchons sur la réalité de la souffrance en ce monde, sur ses diverses formes et sur les façons de comprendre ce que les personnes souffrent. Nous revenons aux Écritures et à la croix du Christ afin de nous demander comment la grande histoire chrétienne de la souffrance et de l'espoir confirme les récits personnels qui ont fait l'objet de notre réflexion.

Les annexes se veulent des réflexions sur nos Écritures, la tradition iconographique des Églises et les images de souffrance, tout en signalant des ressources pastorales et liturgiques à l'intention de quiconque désire approfondir davantage ces questions, que ce soit par les moyens déjà indiqués ou par la discussion. On trouvera sur le site du Conseil canadien des Églises (www.ccc-cc.ca/francais/faith/index.htm) des ressources additionnelles, y compris des conseils pour l'utilisation de la présente brochure.

Notre premier objectif est d'offrir un point de convergence aux chrétiens de toutes origines et conditions et d'alimenter leurs propres discussions et réflexions sur la souffrance de nos jours. Quant au deuxième, il consiste à proclamer au monde entier que la souffrance et l'espoir sont au cœur même de l'humanité des chrétiennes et des chrétiens : c'est à ce cœur inextricable que nous allons nous efforcer d'apporter une réponse chrétienne.

Le Mont des Oliviers

A lors il était nuit, et Jésus marchait seul,
Vêtu de blanc ainsi qu'un mort de son linceul ;

...

Il s'arrête en un lieu nommé Gethsémani.

Il se courbe, à genoux, le front contre la terre ;

Puis regarde le ciel en appelant : « Mon Père! »

-- Mais le ciel reste noir, et Dieu ne répond pas.

...

« Mon Père! » – Le vent seul répondit à sa voix.

Il tomba sur le sable assis et, dans sa peine,

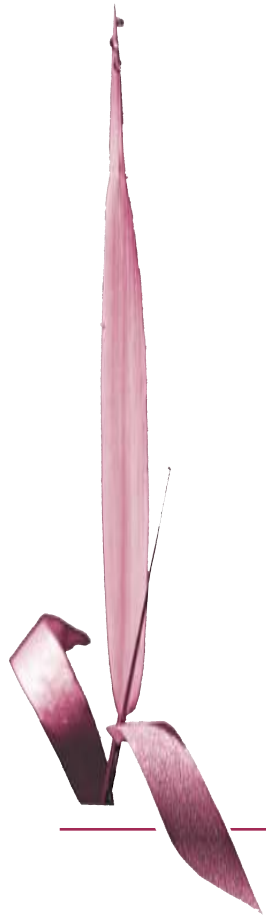
Eut sur le monde et l'homme une pensée humaine.

-- Et la terre trembla, sentant la pesanteur

Du Saveur qui tombait aux pieds du Créateur.

Alfred de Vigny





Récits
et
réflexions
théologiques



Le réveil

Combien de fois ai-je demandé : « Pourquoi moi, mon Dieu ? » en criant de frustration et de colère au milieu de mes souffrances physiques, émotionnelles et spirituelles.

Nous étions en juin. Un soir de mes 13 ans, je me suis couché en parfaite santé, pour me réveiller, le lendemain matin, paralysé de la taille aux pieds, atteint de myélite transverse. Après un séjour de trois mois à l'hôpital pour enfants, je suis rentré chez moi avec la jambe gauche dans une orthèse, deux béquilles et le début de toute une vie avec des douleurs musculaires. Une année plus tard, une intervention chirurgicale m'a aidé à recouvrer partiellement l'usage de ma jambe gauche. Je n'allais pas tarder à me débarrasser de l'orthèse et des béquilles. Bien des choses se sont améliorées depuis 46 ans. En fait, il n'y a pas grand-chose que je n'aie essayé de faire physiquement, dans mon adolescence et à l'âge adulte ; à bien y penser, quelques-unes de mes tentatives me paraissent plutôt ridicules. La douleur est cependant demeurée ma compagne constante.

Je suis chrétien. Toute ma vie, aussi loin que je me souviens, j'ai ressenti la présence de Dieu. Il y a eu des moments où j'ai repoussé Dieu aussi loin que je le pouvais, mais il était toujours là. J'ai souvent demandé : « Pourquoi moi, mon Dieu ? » en criant de frustration et de colère au milieu de mes souffrances physiques, émotionnelles et spirituelles. Nous avons maintes fois prié, moi et d'autres, pour ma guérison. J'ai encore ma jambe estropiée, ma scoliose et ma douleur, mais je peux affirmer sans hésitation que j'ai connu la guérison.

Dans le rite baptismal de mon Église, l'Église anglicane du Canada, le candidat renonce « aux forces du mal de ce monde qui corrompent et détruisent les créatures de Dieu ». Nous vivons dans un monde déchu où le mal affecte nos vies de façons totalement indépendantes de notre volonté. Maladies, catastrophes et accidents surviennent. Pourquoi ? Mystère ! Et pourtant, au milieu de ma douleur, de mes souffrances, mon ami et Rédempteur Jésus Christ est à mes côtés. Dieu est là dans l'espoir, la paix et la guérison qui accompagnent ma vie. Dieu est là dans ma famille et mes amis qui m'aiment et me soutiennent. Dieu est là dans l'Église qui m'a accueilli, m'a conforté et m'a appelé à l'épiscopat. Dieu est là dans ce monde brisé où Dieu nous envoie, vous et moi, car Dieu est en moi et en vous.

Ma vie aurait certainement été autre sans la douleur. Chaque personne souffre tôt ou tard de quelque façon. Il se trouve que ma propre souffrance est un peu plus visible. Ce qui a été important pour moi, c'est comment j'ai vécu ma vie, avec toute sa douleur et sa souffrance. Je ne saurais rêver d'une vie plus riche.

Évêque George Elliott



QUESTIONS POUR RÉFLEXION

1. Comment répondez-vous à la question du jeune George : « Pourquoi moi, mon Dieu ? »
2. D'où vient l'espoir dans ce récit ?
3. Quelle place la mémoire chrétienne tient-elle dans son expérience de la souffrance et de l'espoir ?



Première réflexion théologique

« ...justifier votre espérance devant ceux qui vous en demandent compte »

— 1 Pierre 3, 15

Du sommet de la colline, sur le chemin qui mène à notre propriété, on peut admirer un vaste paysage : les collines verdoyantes, les fermes, les cultures et l'immensité du ciel. On y jouit d'une splendide perspective panoramique. En redescendant la colline, le paysage change. Arbres, buissons et clôtures se rapprochent ; tout ce qu'on peut voir, c'est le chemin et ses abords. Disparue, la perspective panoramique ; pour la retrouver, il faudra remonter.

Souffrir, c'est en quelque sorte être au « bas du chemin », là où il n'y a pas de « perspective panoramique » ; tout ce qu'on peut voir, c'est ce qu'on a juste devant soi. Tout ce qu'on connaît, c'est sa propre expérience de la douleur ou des ennuis. Tout sentiment de joie, d'amour ou de paix, à l'instar de la perspective étendue, peut s'évanouir ou disparaître dès qu'on redescend le chemin. Quel espoir y a-t-il là ? « Pourquoi moi, mon Dieu ? » se demande-t-on, à l'instar de l'évêque George. Quel est le sens, quelle est la raison d'être de ma souffrance ?



La « perspective panoramique » chez nous

Le Nouveau Testament offre une perspective étendue de la souffrance. C'est celle qui, du futur, nous appelle à aller de l'avant. La vue est l'espoir auquel nous sommes tous appelés dans le Christ. Divers textes nous encouragent à avancer vers le futur de Dieu, que nous ne voyons que confusément. Les Écritures nous aident à ouvrir une nouvelle perspective sur notre souffrance ; elles le font en recadrant la souffrance, en nous permettant de voir toute la vie d'un « point de vue plus élevé, plus vaste ». Deux exemples puisés dans le Nouveau Testament illustrent cet espoir qui réside dans la souffrance.

À Villequier

Je viens à vous,
Seigneur, Père auquel
il faut croire ;
Je vous porte, apaisé,
Les morceaux de ce cœur tout
plein de votre gloire
Que vous avez brisé ;
Je conviens à genoux que
vous seul, Père auguste,
Possédez l'infini, le réel, l'absolu ;
Je conviens qu'il est bon,
je conviens qu'il est juste

Que mon cœur ait saigné,
puisque Dieu l'a voulu !
Je ne résiste plus à tout ce
qui m'arrive
Par votre volonté.
L'âme de deuils en deuils,
l'homme de rive en rive,
Roule à l'éternité.
...
Je me courbe à vos pieds
devant vos cieus ouverts.

Je me sens éclairé dans ma
douleur amère
Par un meilleur regard jeté
sur l'univers.
Seigneur, je reconnais que
l'homme est en délire
S'il ose murmurer ;
Je cesse d'accuser, je cesse de
maudire,
Mais laissez-moi pleurer !



Victor Hugo

La chapelle de la maison pour enfants des Missionnaires de la Charité (communauté de Mère Teresa) à Port-au-Prince en Haïti



Ainsi donc, nous aussi, qui avons autour de nous une telle nuée de témoins, rejetons tout fardeau et le péché qui sait si bien nous entourer, et courons avec assurance l'épreuve qui nous est proposée, les regards fixés sur celui qui est l'initiateur de la foi et qui la mène à son accomplissement, Jésus, lui qui, renonçant à la joie qui lui revenait, a enduré la croix au mépris de la honte et s'est assis à la droite du trône de Dieu. *Hébreux 12, 1-2.*

Jésus nous offre ici un exemple de la perspective étendue. « Renonçant à la joie qui lui revenait, il endura la croix ». Cette « croix », qu'elle soit celle de Jésus ou la nôtre, fait partie d'un tableau plus grand, où l'on retrouve la joie qui a permis à Jésus de « mépriser » la honte de la croix. Le parcours de l'évêque George a comporté des peines, des souffrances, mais aussi la guérison, l'espoir et un profond sentiment de la présence de Dieu. Dans le grand tableau, Dieu est présent à lui dans le Christ et dans la communion de « témoins » qui l'aiment et le soutiennent : ses amis, sa famille, son Église.

C'est pourquoi nous ne perdons pas courage et même si, en nous, l'homme extérieur va vers sa ruine, l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour. Car nos détresses d'un

moment sont légères par rapport au poids extraordinaire de gloire éternelle qu'elles nous préparent. Notre objectif n'est pas ce qui se voit, mais ce qui ne se voit pas ; ce qui se voit est provisoire, mais ce qui ne se voit pas est éternel. *2 Co 4, 16-18.*

Il nous est difficile, au moment de la souffrance, de voir par delà notre douleur et notre privation de liberté. Nous sommes absorbés par la situation actuelle, nous concentrant souvent sur ce qui est évident, et non sur ce qui pourrait être imaginé ou envisagé. Dans ce passage de 2 Corinthiens, la souffrance est présentée sous un jour nouveau : une affliction légère et momentanée, au regard de ce à quoi la souffrance nous prépare : « un poids extraordinaire de gloire éternelle ».

L'évêque George a su saisir cette perspective étendue ; il voit Dieu dans son monde brisé et dans chaque personne, y compris lui-même. L'important, pour lui, c'est comment il a vécu sa vie avec ce qui lui a été donné. Sa souffrance est une réalité visible, tangible, mais la réalité invisible de sa vie est d'une richesse qui dépasse tout ce qu'il aurait pu imaginer. Voilà qui explique bien cet espoir qui est en nous par Jésus Christ

Rév. Elisabeth Wagschal



“J'ai soif.”

Jean 19, 28



DEUXIÈME RÉCIT

Vieillesse, souffrance et espoir

*Le refus d'aimer est la seule mort définitive.
Lève-toi, ma bien-aimée, et j'irai à ta rencontre*

Nancy Marrocco*

Je vais mourir. Est-ce vraiment la fin de cette force, de cette identité qui est la mienne ?

Je suis une vieille femme. Envisager la mort a parfois son côté positif. On se lasse du simple effort de vivre. Si on compare la mort à un voyage en train, on se sent soulagé à la pensée de cette dernière étape qu'est la descente du wagon. Une amie m'a raconté que la mort de son père avait été toute simple : « Ah ! je suis si fatigué », a-t-il murmuré, puis il s'est éteint.

La peur est sans conteste un autre facteur. La peur d'une mort douloureuse. Il suffit de lire un quotidien pour voir que la douleur physique humaine, voire la torture, sont inévitables. La perspective de la douleur mentale est plus pénible encore. La pire de toutes les souffrances mentales consiste à se demander comment on a provoqué ou failli à empêcher la douleur chez autrui. La peur de ce qui nous adviendra après la mort. Y aura-t-il de la douleur ? Je n'arrive pas à croire qu'après la création de l'homme et de la femme, avec leur nature humaine imparfaite, le châtement éternel soit justifié. Et s'il n'y avait rien ? Pourquoi, alors, la vie humaine rationnelle a-t-elle commencé ?

Espoir ?

J'ai reçu, il y a quelques jours, une photo d'une vieille femme émaciée, les yeux mi-clos, la structure squelettique de son visage fatigué évidente derrière ses joues creuses. On aurait pu la deviner presque centenaire. Or, il s'agit de Kathleen, à peine octogénaire, ma cousine, une des joies de mon enfance, une femme que j'aime de tout mon cœur.

Depuis son AVC il y a une dizaine d'années, c'est sa fille Carroll qui prend soin d'elle. L'autre jour, celle-ci m'a envoyé par courriel une photo de Kathleen. Cette fois-ci, la vieille femme est confortablement installée dans un fauteuil avec, à ses côtés, une Carroll qui l'étreint, confiante, la tête appuyée sur la poitrine de sa mère, dont la main – protectrice ? – repose sur le bras de sa fille.

C'est une photo porteuse d'une image forte, éclairée d'un amour toujours plus profond entre une personne heureuse de recevoir des soins et une autre tout aussi heureuse de les prodiguer. ►



La Madeleine
Donatello (c.1386-1466)

* Extrait du livre *A Promise in the Storm: Grieving and Dying with Hope* de Nancy Marrocco



La cousine de Rita, Kathleen, avec sa fille Carroll

La photo me dit clairement que le tout de la vie : c'est l'amour : être aimé, aimer. Là est la source de notre bonheur du moment, la source de notre espoir né de l'amour.

L'amour me soutiendra. L'amour pour ma famille, l'amour de ma famille. L'amour de tant d'autres personnes qui partagent ce monde. L'amour des belles choses, des chênes, des campanules bleues et des coquelicots, du pépiement des oiseaux au printemps, du ciel qui s'assombrit et des orages, de cette merveille qu'est une minuscule graine.

J'attends la mort remplie de crainte, mais pleine d'espoir en l'amour de Dieu, de ce Dieu qui est l'amour personnifié.

Rita Marrocco



QUESTIONS POUR RÉFLEXION

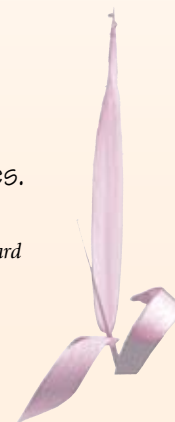
1. En quoi, chez Rita, l'expérience de l'amour change-t-elle celle du vieillissement ?
2. Quelle crainte suscite l'approche de la mort ?
3. Comment 1 Jean 4, 18, « le parfait amour jette dehors la crainte », s'applique-t-il à son expérience ?

Ma morte vivante

Mes yeux se sont séparés
de tes yeux
Ils perdent leur confiance,
ils perdent leur lumière
Ma bouche s'est séparée de ta bouche
Ma bouche s'est séparée du plaisir
Et du sens de l'amour et du sens
de la vie
Mes mains se sont séparées
de tes pieds
Mes mains laissent tout échapper
...

Il m'est donné de voir ma vie finir
Avec la tienne
Ma vie en ton pouvoir
Que j'ai crue infinie
...
J'étais si près de toi que
j'ai froid près des autres.

Paul Éluard





Le pèlerinage mystérieux*

« Même si je le voulais, il me serait impossible d'oublier. »

Ce beau rêve prit fin de façon brutale lorsque le petit soldat du FPR, rapide comme un loup, m'arracha l'orphelin des bras et disparut sous le couvert de la forêt. Ignorant le nombre de tireurs de son unité pouvant faire feu sur nous, je remontai à bord du Land Cruiser et, tandis que nous roulions, je ne cessai de songer à cet incident...

L'instant où le garçonnet fut saisi par le jeune soldat qui aurait pu être son frère et où il se retrouva happé par la forêt me hante encore. C'est un souvenir qui m'empêche d'oublier à quel point nous nous sommes révélés inefficaces et irresponsables en promettant aux Rwandais de rétablir une atmosphère de sécurité qui leur permettrait de vivre en paix. Voilà bien neuf ans que j'ai quitté l'Afrique, mais en écrivant ces lignes, je réalise que les bruits, les odeurs et les couleurs me reviennent à l'esprit



Les collines bleu-vert du Rwanda

avec une précision numérique. Comme si quelqu'un m'avait ouvert la cervelle et greffé sur le cortex une image ensanglantée de cette horreur qui a pour nom le Rwanda. Même si je le voulais, il me serait impossible d'oublier. Toutes ces dernières années, comme un pèlerin à la recherche du pardon, j'ai souhaité retourner au Rwanda pour me fondre dans les collines bleu-vert de ce pays en compagnie de mes fantômes. Mais je sais que le temps est venu d'entreprendre un pèlerinage plus mystérieux : voyager intérieurement à travers tous ces souvenirs terribles et sauver mon âme.

Roméo Dallaire



QUESTIONS POUR RÉFLEXION

1. Qu'est-ce que Roméo Dallaire entrevoit comme voie de guérison ?
2. Comment son sens de la responsabilité ajoute-t-il à sa souffrance ? Quel est le lien entre sa souffrance et celle d'un peuple, ou celle que les peuples s'infligent mutuellement ?
3. Pourquoi lui faut-il sauver son âme ?

* Extrait du livre de Roméo Dallaire, avec la participation du major Brent Beardsley, *J'ai serré la main du diable : La faillite de l'humanité au Rwanda*, traduit de l'anglais par Jean-Louis Morgan. Montréal, Libre Expression, 2003, p. 28-29.

Nous sommes tous affectés

« Ubuntu est le concept selon lequel chaque personne est faite d'un réseau délicat de relations : je suis parce que tu es. »

En mars 2004, j'ai codirigé la visite éducative en Zambie de 15 femmes du Canada. Nous avons pour objectif d'en apprendre davantage sur le VIH/sida en Zambie et sur les réactions des Églises partenaires et des organisations non gouvernementales.

Le matin de la dernière visite de partenaires de mon groupe, nous avons accompagné dans quatre foyers les travailleuses de la santé zambiennes Verina Yebo, Christine Kombe, Prisca Paulino et Agnes Chipambe, membres de la communauté Busokololo de l'Église unie de la Zambie. Elles sont au service d'une organisation non gouvernementale, Family Health Trust, de Chawawma, quartier de la périphérie de Lusaka. Nous avons d'abord rencontré deux jeunes femmes, toutes deux au seuil de la mort, dont une allaitait encore sa petite fille. Nous avons rencontré un jeune homme du nom de « Special », également souffrant du sida. Tous étaient soignés chez eux par leurs familles, aidées par des travailleuses de la santé à domicile.



Patricia, malade du sida (au centre) avec des infirmières et des bénévoles du service de santé à domicile. Patricia a huit enfants et son mari est décédé, elle vit dans une maison sans eau courante. Sa santé s'est améliorée.

Au terme de la première visite, consternée par les souffrances de personnes de mon âge et par la force et les difficultés des familles qui en prenaient soin, j'ai fait observer à Prisca, qui était à côté de moi, que c'était là du travail difficile, à quoi elle a acquiescé. Je lui ai alors demandé pourquoi elle continuait de le faire. Je n'ai jamais oublié sa réponse : « C'est la volonté de Dieu... si l'on ne meurt pas d'une chose, on meurt d'une autre », ajoutant : « Nous sommes tous affectés. »

La troisième maison visitée était la sienne. Nous y avons rencontré sa sœur Priscilla, diagnostiquée sidéenne en décembre.

Mon voyage m'a appris que ce « Nous sommes tous affectés » n'est pas un simple concept, mais une réalité de la vie de nos sœurs et frères zambiens. Il est au cœur même du service chrétien dans ce pays. Sans en être tout à fait sûre, je dirais que tous les Zambiens qui nous ont accompagnés dans ce voyage avaient un parent qui avait succombé au sida. Il ne leur était donc pas facile de visiter les hospices.

En 2004, la dette extérieure de la Zambie était de six milliards de dollars américains. Malgré son admissibilité à l'Initiative pour les pays pauvres très endettés du Fonds monétaire international et de la Banque mondiale, ses paiements fixés pour les années 2003 à 2005 ont dépassé de plus de 50 % ceux de la période 2000-2002.

Des écoliers d'une communauté villageoise de la Zambie répondent à la question : « Qui d'entre vous va un jour devenir président ? »

En Ontario, les effets du SRAS (syndrome respiratoire aigu sévère) ont nécessité l'augmentation du financement et des réinvestissements au titre de la santé publique. Le SRAS n'a pourtant affecté qu'une partie relativement faible de la population. En Zambie, l'augmentation des réinvestissements publics requise pour résoudre le problème de la perte d'une génération et de l'entretien d'une autre devenue orpheline est limitée. En 2004, le gouvernement zambien, dans le cadre



des conditions d'acquittement de sa dette, s'est probablement vu interdire d'augmenter les salaires du secteur public au-delà de 8 % de son produit intérieur brut. Il s'en est suivi que pendant 18 mois, en dépit de la pénurie de médecins et d'enseignants, on n'a pas pu embaucher de nouveaux fonctionnaires et que le gouvernement a dû annuler ses projets d'augmenter l'allocation de subsistance de ses employés.

À ce moment-là, seuls 3 000 Zambiens avaient accès à des traitements antirétroviraux (TAR) capables de prolonger la vie. Les donateurs hésitaient à financer l'administration de TAR, invoquant le manque d'infrastructures en Zambie. Par ailleurs, les patients qui recevaient les TAR les payaient 40 000 kwachas par mois, en vertu d'un programme de partage des coûts qui y limitait encore davantage l'accès.

Bien que le traitement par antirétroviraux soit devenu plus accessible à la majorité de la population, les politiques économiques de la Banque mondiale et du FMI n'ont pas changé fondamentalement. Pourquoi ? Les missions internationales et les experts des deux grandes institutions financières internationales n'ont-elles pas perçu et compris la réalité du VIH/sida ? Emily Sikazwe, directrice de Women for Change, organisation non gouvernementale et partenaire, pose la question autrement : « Qui est en train de populariser le mot « orphelin » ?

Ubuntu est le concept selon lequel chaque personne est faite d'un réseau délicat de relations : je suis parce que tu es. *L'ubuntu*, nous en avons entendu parler et nous l'avons vu lors de notre séjour en Zambie. Les mots « Nous sommes tous affectés » entraînent nécessairement à l'action, lorsque vous comprenez que votre bien-être est inextricablement lié à celui d'autrui et vice versa. Si l'un des membres du corps souffre, les autres souffrent avec lui.

Christie Neufeldt



QUESTIONS POUR RÉFLEXION

1. Lorsque les systèmes humains contribuent à la souffrance, comment réagissez-vous ?
2. Quelles sont les conséquences du partage de cette expérience ?
3. Qu'est-ce qui permet à Prisca de garder espoir parmi tant de souffrances ?



Deuxième réflexion théologique

« *Sous notre peau* » : la réalité incarnée de la souffrance

La souffrance fait à ce point partie de l'expérience humaine, que nous tendons à la tenir pour acquise – jusqu'au moment où elle nous atteint nous-mêmes. C'est alors que surgissent les grandes questions : « Que se passe-t-il ? Pourquoi moi, pourquoi eux ? Pourquoi cela, à quoi bon ? » La souffrance nous entre vraiment *sous la peau* de manière irritante, et c'est cela qui nous dérange.

Il existe bien des sortes de souffrance, dont les symptômes ne sont pas toujours identiques. Elle peut revêtir des formes diverses : physique, mentale ou spirituelle ; parfois une seule d'entre elles, parfois les trois à la fois. La souffrance mentale ou spirituelle peut produire des symptômes physiques susceptibles de passer, de prime abord, pour la véritable souffrance.

Dans d'autres cas, ce sont les effets de la souffrance physique qui engendrent une angoisse mentale et/ou spirituelle.

La souffrance provient parfois de choix qui, faits tantôt par soi-même, tantôt par d'autres, nous affectent. Elle peut naître de facteurs sociétaux tels que la pauvreté, la stigmatisation sociale, les attentes impossibles imposées par autrui ou par soi-même. Elle a souvent des causes naturelles telles que la maladie, bien qu'en certains cas celle-ci provienne de choix faits, ou non, dans notre vie. Les catastrophes telles que le grand tsunami de 2004, les fréquents ouragans, les tremblements de terre et la famine sont responsables d'une bonne part de la souffrance du monde. Ajoutons celles qui n'ont pour origine que ce que nous appellerions le mal moral : la tuerie du Collège Dawson de Montréal et d'autres écoles, les génocides du Rwanda et du Darfour et même la catastrophe désignée par sa seule date, onze septembre. On peut ranger dans la même catégorie les souffrances attribuables à la guerre ou à la torture.

La souffrance, qu'elle qu'en soit la cause, nous touche jusqu'au plus profond de notre être et soulève des questions aussi profondes que provocatrices. Il nous arrive de parler en métaphore de la douleur de la souffrance, car cette dernière fait effectivement mal à notre âme et à notre être même. La douleur physique, toutefois, même si elle fait souffrir, n'est pas la souffrance. Elle n'en est, en effet, qu'un symptôme ; on peut la combattre, voire la soulager, au moyen de médications et de thérapies. On peut avoir de la douleur sans véritablement souffrir ou, à l'inverse, souffrir sans douleur.

Accompagné de ses chiens, Jim Barrett, de Mobile, Alabama, survivant de l'ouragan Katrina, fouille dans les ruines à la recherche d'effets personnels, avec l'aide de bénévoles des Services mennonites d'aide aux sinistrés, après que l'ouragan a détruit sa maison de briques.



On appelle parfois souffrances divers genres de désagréments. La souffrance, telle que nous l'entendons dans la présente discussion, provient du plus profond de notre être. C'est une douleur profonde dont on ne peut se débarrasser avec un antidote. Elle doit être subie intégralement, vécue, scrutée ; il faut, dans la mesure du possible, lui donner un sens dans le contexte de sa propre vie ou de celle d'une communauté humaine.

Il arrive que la souffrance contribue véritablement à bâtir une communauté, comme on l'a vu au lendemain du onze septembre ou du tsunami, ou encore des ouragans de ces dernières années. Les gens du voisinage ont entrepris d'aider les victimes. Touchés par ces événements, des personnes habitant même loin des régions affectées ont réagi de diverses façons pour remédier à la tragédie et soulager les souffrances qu'elle occasionnait. En d'autres occasions, il s'agit tout simplement de trouver le courage de « tenir le coup » au milieu de la souffrance. Dans son livre *Sixtyfive Roses*¹, Heather Summerhayes Cariou raconte ce qu'ont vécu sa sœur Pam, atteinte de fibrose kystique, et sa famille. On lit, dans l'épilogue :

« Où donc était Dieu, dans ce cas-ci ? », demande parfois ma mère. Je lui réponds que Dieu était là, dans ses mains qui caressaient et soignaient, tout comme dans le cœur généreux de mon père. Je lui dis que Dieu était là, dans ma colère et dans la foi de Pam, dans la façon dont nous ne cessons d'essayer de nous soutenir mutuellement.

Il m'a pourtant fallu me demander si on pardonne à Dieu la douleur

¹ Heather Summerhayes Cariou, *Sixtyfive Roses*, McArthur & Company, Toronto, 2006. pp. 427-429.



qu'il nous inflige ; l'enfant malade, l'inondation, la famine, la guerre : Dieu a-t-il le pouvoir de mettre un terme à tout cela, ou a-t-il simplement la grâce ?

Il arrive parfois que la souffrance aide à bâtir une communauté, comme ce fut le cas à la suite de 9/11 ou des récents tsunamis ou ouragans

Pam disait toujours qu'il n'y avait personne à blâmer. Elle acceptait sa grâce.

La grâce que je recherche vient par le pardon. Le pardon que je recherche, c'est le mien...

Je n'ai jamais tout à fait perdu le sens du danger, des maux, voire de la mort qui avait constamment accompagné ma jeunesse, mais j'ai appris à me reconforter et à préférer consciemment la foi à la crainte. Tout comme Pam, mes parents et mes frères, je refuse de lâcher.

Mais que veut dire refuser de lâcher ? Nous aurions pu, après sa mort, nous laisser sombrer dans la douleur et l'épuisement, nous dire : bon, ça suffit. Nous aurions pu laisser

nos esprits attristés se dessécher, mais en lâchant, nous aurions choisi une existence minimale ; or, ce n'est pas là une façon d'honorer tout ce qu'on a aimé et perdu.

Voilà le genre de réaction qui apporte l'espoir dans la souffrance, même s'il est impossible de trouver une réponse satisfaisante aux questions que soulève en nous cette dernière. L'espoir, nous le trouvons dans notre façon d'affronter la souffrance. Si nous lui permettons de nous vaincre, de nous soumettre, nous ne trouverons pas l'espoir. Si, en revanche, nous nous efforçons de la vaincre, de grandir par l'épreuve et d'y trouver Dieu, il y a de l'espoir dans la souffrance. Nous n'y échapperons peut-être pas, mais nous pouvons grandir par elle, confiants qu'un jour elle prendra fin et qu'ayant tenu bon jusqu'au bout, nous en sortirons vainqueurs. Ce n'est qu'en revenant sur l'expérience de la souffrance que nous arrivons à voir que Dieu est vraiment avec nous. Le prophète Isaïe nous rappelle que « ceux qui espèrent dans le SEIGNEUR

retrempent leur énergie : ils prennent de l'envergure comme les aigles, ils s'élancent et ne se fatiguent pas, ils avancent et ne faiblissent pas. » (Is 40, 31).

L'espoir prend chair dans l'incarnation. La mort du Christ sur la croix est le signe suprême que Dieu est au milieu de notre souffrance, qu'il y restera jusqu'à la fin, à la rédemption. Comme nous l'enseigne Jésus, la moisson viendra. En attendant, nous traversons la vie, avec ses joies et ses peines, confiants que Dieu est vraiment avec nous, même si nous ne pouvons pas toujours nous en rendre compte. Pussions-nous avoir le courage d'aller avec Dieu jusqu'à la fin, pour y trouver l'espoir qu'il est au milieu de nos souffrances.

Le Rév Fred Demaray



***Alors Jésus poussa un grand cri ; il dit :
« Père, entre tes mains je remets mon esprit. »***

Luc 23, 46.



Le Seigneur dit : « Sors et tiens-toi sur la montagne, devant le Seigneur ; voici, le Seigneur va passer. » Il y eut devant le Seigneur un vent fort et puissant qui érodait les montagnes et fracassait les rochers ; le Seigneur n'était pas dans le vent. Après le vent, il y eut un tremblement de terre ; le Seigneur n'était pas dans le tremblement de terre. Après le tremblement de terre, il y eut un feu ; le Seigneur n'était pas dans le feu. Et après le feu, le bruissement d'un souffle ténu. Alors, en l'entendant, Élie se voila le visage avec son manteau ; il sortit et se tint à l'entrée de la caverne.

1 Rois 19, 11-13.



Quand Dieu meurt

« La seule réalité était la souffrance. »

Le premier mars 2006, quatre-vingt-seizième jour de ma captivité en Irak, j'ai inscrit sept mots dans le carnet que m'avaient donné mes ravisseurs : « Rien à signaler, cause maladie, journée infernale. »

Toute la suffocante nuit précédente, étendu sur un paillason, menotté à Norman Kember et Singh Sooden, je me suis débattu, impuissant, dans de fiévreuses vagues d'angoisse. Dans l'étreinte d'un cauchemar impitoyable, je sentais mon corps se déchiqueter, fragments de chair et d'os alignés en une séquence anatomique parfaite, torturé par un homme qui tenait des électrodes dans ses mains gantées de caoutchouc.

J'ai demandé de l'aspirine et des antibiotiques à mes ravisseurs, mais ils ne pouvaient rien faire. Nous sommes tous astreints à un couvre-feu, m'ont-ils dit. J'errais dans un monde crépusculaire, entre rage et désespoir. Dieu n'existait pas. Dieu était mort. Aucune possibilité ni consolation possible. La seule réalité était la souffrance. J'ai d'abord maudit les conditions misérables de ma captivité, puis je me suis rêvé glissant dans un gouffre sans fond. Je me sentais en manque de la drogue réconfortante de l'oubli. Si je voulais, si je me permettais, je pourrais me laisser flotter au loin. . .

Lorsque, au bout de trois jours, on a aboli le couvre-feu, on m'a apporté du Paracetamol, ce qui a atténué ma fièvre. Dieu est alors revenu. Les jours suivants, je me suis mis à réfléchir à cet épisode de désolation.

J'en suis demeuré stupéfait, car dès ma plus tendre enfance, j'avais toujours senti la présence de Dieu dans ma vie. Absence totale de sens et de consolation. Dans ma respiration, dans les battements



Le corps du Christ dans la tombe. Huile sur bois.
Hans Holbein le Jeune, 1521.

de mon cœur, dans la lumière et le souffle du vent, si discrets, si légers qu'ils fussent, j'ai toujours senti, j'ai toujours *su* que Dieu était présent. Mais pas durant ces trois jours où j'avais le plus grand besoin de lui. J'étais confus. J'avais toujours cru que l'adhésion à une pratique spirituelle – prière quotidienne, vie bien réglée, dévouement à autrui, honnêteté envers soi – aiderait à alléger mes souffrances au moment du *magnum curriculum* (la grande épreuve). Mais rien de tout cela n'a fait de différence. Il m'est apparu que même Jésus, qui plus que personne s'est acquitté de son devoir spirituel, s'est senti totalement abandonné de Dieu dans ses dernières heures insoutenables sur la croix. La nuit noire de l'abandon n'est peut-être qu'une saison inévitable de l'âme, une phase par laquelle chacun doit passer tôt ou tard.



En ce moment où on me volait ma vie, j'ai nettement perçu qu'en tant qu'homme libre, j'avais vécu comme un panier percé, gaspillant ma liberté en la tenant aveuglément pour acquise. Je me suis mis à penser que la discipline spirituelle avait pour réel objet de nous aider à bien vivre le temps ordinaire, non pas l'extraordinaire, de nous ouvrir aux miraculeuses merveilles quotidiennes : laver la vaisselle, se faire une tasse de thé, ouvrir ses rideaux au saut du lit. Mais Norman n'était pas d'accord : « Tout ça, a-t-il objecté, est bel et bien si ton temps ordinaire est raisonnablement confortable, mais pour bien des gens, le temps ordinaire, c'est celui des épreuves extraordinaires. » Tant pis pour les théories !

« ... une
fenêtre s'ouvrit
en moi... »

Trouver un sens à la souffrance est peut-être la plus ardue des tâches humaines. Comment trouver un sens à une captivité d'une interminable journée, d'une semaine, voire d'une année entière, lorsque la provision d'analgésiques s'épuise et que Dieu meurt au moment où on a le plus besoin de lui ? Je ne sais pas. Tout ce que je peux dire d'autre que « rien à signaler », c'est qu'une fenêtre s'est ouverte en moi durant ces trois jours où Dieu est mort : une fenêtre par où je vois combien j'ai besoin de Dieu, combien je l'aime, et comme il est indiciblement douloureux de vivre sans lui.

James Loney



QUESTIONS POUR RÉFLEXION

1. Quelles leçons spirituelles James Loney a-t-il tirées de son expérience ?
2. Vous êtes-vous déjà senti(e) abandonné(e) de Dieu ?
3. Que pensez-vous des trois jours où « Dieu est mort » ? (cf. Mc 8, 31 ; Mt 16, 21 ; Lc 9, 22).

Il se peut que je creuse mon chemin
dans un roc solide
aux strates de silice, comme le minéral, seul;
je me suis enfoncé si loin, que je ne vois plus d'issue,
plus d'espace; tout est contre mon visage,
tout ce qui est contre mon visage est pierre.
La douleur m'est encore si étrangère,
que cette masse obscure me fait tout petit.
Sois le Maître, montre-toi féroce, pénétre en moi;
alors m'advindra ta grande transformation,
alors te parviendra mon grand cri de douleur.

Rainer Maria Rilke



Troisième réflexion théologique

Souffrance, espoir, et silence de Dieu

Ressentir l'absence apparente de Dieu à certains moments, voire pendant de longues périodes de sa vie, forme une partie de la vie spirituelle de bien des chrétiens, sinon de la majorité d'entre eux. Il est en effet caractéristique, pour ceux qui cherchent Dieu, d'alterner entre le sentiment de la proximité de la présence et de l'amour de Dieu et celui d'être abandonné et seul. Ce sentiment d'abandon peut venir d'une déviation, de notre part, du chemin de la rectitude, d'un affaiblissement de l'engagement et de la fidélité à l'égard des pratiques religieuses et spirituelles, de distractions provenant de toutes sortes de sources ; il peut aussi faire partie de la vie spirituelle : une période de vérification ou de confirmation de notre détermination spirituelle qui nous permet d'aller plus loin.

Jésus nous a prévenus des difficultés qui nous guettent dans notre cheminement vers le royaume des cieux, dans la parabole du semeur, l'une des rares où c'est lui-même

qui l'explique (Mt 13 1-2). Nous souhaitons être comme le grain de la parabole qui tombe en terre fertile et porte des fruits abondants, mais cela ne s'accomplit pas une fois pour toutes. Il est en effet des moments de notre vie où nous germons comme le grain semé en terre fertile, tandis qu'à d'autres, le grain se dessèche, parce qu'on doute, qu'on a des soucis ou qu'on est absorbé par les préoccupations et les plaisirs du monde. À ces moments, Dieu semble effectivement se « retirer » de nous ; à l'instar de l'enfant prodigue, nous pouvons alors, constatant ce que nous avons fait, décider de revenir à la maison du Père.

À d'autres moments, en revanche, nos épreuves ont pour source la maladie, un accident, le stress au travail ou au foyer, le chômage, la perte d'un être cher ou, comme dans le cas exceptionnel de James Loney, un enlèvement qui met la vie en péril. Les cas d'abandon apparent foisonnent dans l'histoire de la chrétienté. Qu'on songe aux martyrs chrétiens, non seulement

ceux des premiers siècles sous les persécutions romaines, mais, plus près de nous, ceux des persécutions des régimes nazis et communistes du vingtième siècle. Dieu les a-t-il abandonnés ? Non : il était avec eux au milieu de leurs souffrances, les fortifiant et leur permettant d'endurer la douleur, la souffrance et en dernier lieu la mort, en tant que témoins de la Vérité, qui est Jésus Christ (cf. Jn 14, 6). – Le mot « martyr » a pour origine un mot grec qui signifie « témoin » ; nous sommes tous appelés à devenir des « martyrs » pour la Vérité, certains de façon plus spectaculaire que d'autres.

« Mais même si je souffre, je ne suis pas un martyr. » La situation est la même : nos épreuves ne viennent pas de Dieu,

Tiens ton esprit en enfer et ne désespère pas.¹

Saint Silouane l'Athonite

mais Dieu les permet, comme celles que subit Job dans l'Ancien Testament, pour nous permettre de chercher fidèlement son royaume. Dieu ne permettra jamais que nous soyons tentés au-delà de nos forces (cf. 1 Co 10, 13) ; sa grâce, sa présence nous donneront la force de tout endurer.

Qu'est-ce que Dieu attend de nous à ces moments ? En réponse à sa fidélité, notre propre fidélité, notre persévérance dans l'épreuve : c'est au moment de l'épreuve qu'on a besoin d'une prière plus intense ; plus dure est l'épreuve et plus désespérée la situation, plus intense doit être notre prière : « Que ta volonté soit faite », comme nous le disons

dans le Notre Père et comme le demandait Jésus à son heure la plus sombre, la veille de sa Passion (cf. Mt 26, 39-44). La prière est alors non seulement humble soumission à la volonté divine, mais aussi confiance que Dieu répondra à notre supplication et nous soutiendra à l'heure de l'épreuve : « Le SEIGNEUR a entendu mes sanglots, le Seigneur a entendu ma supplication » (Ps 6, 9) ; « Béni soit le Seigneur, car il a écouté ma voix suppliante. » (Ps 28, 6). Une telle prière dans un moment de détresse devient essentiellement une prière d'action de grâce : « Réjouissez-vous dans le Seigneur en tout temps », nous exhorte saint Paul (Ph 4, 4) – réjouissez-vous et soyez dans la joie, car le Seigneur vous a choisis pour lui rendre témoignage en cette période de difficulté.

Il faut certes une bonne dose de foi et de confiance dans le Seigneur pour être reconnaissant de tout, même dans les moments d'épreuve. « Ne soyez inquiets de rien, mais, en toute occasion, par la prière et la supplication accompagnées d'action de grâce, faites connaître vos demandes à Dieu. Et la paix de Dieu, qui surpasse toute intelligence, gardera vos cœurs et vos pensées en Jésus Christ » (Ph 4, 6-7). Sans espérer atteindre à ce niveau de maturité spirituelle du jour au lendemain, nous devons tendre constamment vers ce but, inspirés par l'exemple des martyrs et des saints : « Non que j'aie déjà obtenu tout cela ou que je sois déjà devenu parfait ; mais je m'élanche pour tâcher de le saisir, parce que j'ai été saisi moi-même par Jésus Christ... je m'élanche vers le but en vue du prix attaché à l'appel d'en haut que Dieu nous adresse en Jésus Christ » (Ph 3, 12-14).

Dieu peut nous apparaître silencieux pendant de longues périodes de notre vie, mais il est toujours là, en attente de notre engagement envers lui. Silouane l'Athonite,

¹ Archimandrite Sophrony, *Starets Silouane, Moine du Mont Athos (1866-1938) Vie – Doctrine – Écrits*. Sisteron : Présence, 1973.



« Je me hâte vers le but pour remporter le prix »

illustre saint orthodoxe du XX^e siècle, faisait de grands progrès spirituels après son arrivée à son monastère du Mont Athos, lorsqu'un moment d'orgueil lui fit perdre cette proximité de Dieu qu'il ressentait. Sentant que Dieu l'avait abandonné, il passa quatorze longues années dans le repentir et la prière pour recouvrer ce qu'il avait perdu. Pendant de longs moments de sa vie, disons plutôt pendant presque toute sa vie, mère Teresa de Calcutta s'est sentie abandonnée de Dieu, comme le révèle la publication de sa correspondance avec ses confesseurs. La proximité de Dieu qu'elle avait ressentie au début de son ministère en Inde l'avait abandonnée au moment où elle se consacrait de plus en plus au soin des enfants de Dieu, encore plus abandonnés qu'elle-même.

C'est peut-être ce sentiment d'être abandonnée de Dieu qui l'a stimulée à se consacrer

« Qui suis-je, Seigneur,
pour que tu m'abandonnes ? ...
J'appelle, je m'accroche, je souhaite –
personne pour me répondre...
Je suis seule. Indésirable, abandonnée.
La solitude du cœur en quête
d'amour est insoutenable.
Où est ma foi ?
Même dans les plus grandes profondeurs,
ce ne sont que vide et ténèbres.
Qu'elle est douloureuse, mon Dieu,
cette souffrance inconnue. »

Mère Teresa de Calcutta

encore davantage au soin des personnes écartées par le monde, mais jamais par Dieu, qui est fidèle : « Dieu est fidèle, le Dieu qui vous a appelés à la communion avec son fils Jésus Christ, notre Seigneur (1Co 1, 9).

Les commentaires de James Loney sur sa situation désespérée sont riches de réflexions profondes. L'une d'entre elles traite de la « vie ordinaire ». La plus grande partie de nos vies se compose de « temps ordinaire » et nous sommes justement interpellés à nous rendre compte que Dieu nous demande de le trouver et de le servir, que ce soit en lavant la vaisselle, en préparant une tasse de thé ou en tirant les rideaux, tout comme on peut le trouver en participant à des cérémonies religieuses, ou

¹ Mère Teresa, *Viens, sois ma lumière – écrits intimes de la « sainte de Calcutta »* Paris, Lethielleux, 2008.



Voyant ainsi sa mère et près d'elle le disciple qu'il aimait, Jésus dit à sa mère : « Femme, voici ton fils. » Il dit ensuite au disciple : « Voici ta mère. » Et depuis cette heure-là, le disciple la prit chez lui.

Jean 19, 26-27.

encore en lisant les Écritures ou des textes spirituels.

James Loney renvoie indirectement aux mots de Jésus sur la croix, citant le premier verset du psaume 22 : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Ps 22, 1). Ces mots traduisent le désespoir et l'abandon par Dieu, tout en évoquant leur contexte, soit la totalité du psaume 22, dont le thème n'est pas le désespoir devant la souffrance, mais plutôt l'espoir et la confiance dans le Seigneur. En fait, ce psaume décrit tous les signes extérieurs

de la souffrance et de l'abandon, puis le maintien de la fidélité dans la prière et la confiance en Dieu, pour se terminer par la louange et l'action de grâce : « Je vais redire ton nom à mes frères et te louer en pleine assemblée » ; « Il n'a pas rejeté ni réprouvé un malheureux dans la misère ; il ne lui a pas caché sa face ; il a écouté quand il criait vers lui » ; « De toi vient ma louange dans la grande assemblée » (Ps 22, 22 ; 24 ; 25).

Dr. Paul Ladouceur

Le Mont des Oliviers

« **S**i le Juste et le Bien, si l'Injuste et le Mal
Sont de vils accidents en un cercle fatal,
Ou si de l'univers ils sont les deux grands pôles,
Soutenant Terre et Cieux sur leurs vastes épaules ;
Et pourquoi les Esprits du mal sont triomphants
Des maux immérités de la mort des enfants ;
-- Tout sera révélé dès que l'homme saura
De quels lieux il arrive et dans quels il ira. »

Ainsi le divin Fils parlait au divin Père,
Il se prosterne encore, il attend, il espère...
Mais il renonce et dit : « Que votre volonté
Soit faite et non la mienne, et pour l'Éternité ! »
Une terreur profonde, une angoisse infinie
Redoublent sa torture et sa lente agonie.
Il regarde longtemps, longtemps cherche sans voir.
Comme un marbre de deuil tout le ciel était noir ;
La terre sans clartés, sans astre et sans aurore,
Et sans clartés de l'âme ainsi qu'elle est encore,
Frémissait. – Dans le bois il entendit des pas,
Et puis il vit rôder la torche de Judas.

Alfred de Vigny





SIXIÈME RÉCIT

O ke che manido

« La correction m'a laissé à l'arrière du cou, à l'extrémité de la colonne vertébrale, une grosse bosse permanente »

Mon numéro au pensionnat était 56 ; c'est par lui qu'on m'a identifié pendant de nombreuses années. Je n'étais pas un être humain : je n'étais qu'un numéro.

Premier incident :

Forcé à manger mon propre vomi (humiliation et impuissance)

Peu après mon arrivée à St. Anne's, j'étais dans la salle à manger ; nous y prenions un repas, mais je ne me rappelle pas ce que nous mangions. J'ai eu un haut le cœur et j'ai vomi sur le plancher. La surveillante m'a giflé à plusieurs reprises et m'a ordonné de manger mon vomi. Je l'ai fait, je l'ai tout mangé, puis j'ai vomi à nouveau. Une seconde fois, la surveillante m'a giflé et m'a ordonné de manger mon vomi. J'en ai mangé la moitié, puis on m'a envoyé au dortoir. Je me suis senti humilié d'être giflé devant mes amis et d'être traité pire qu'un chien : on ne traiterait jamais un chien comme ça. J'ai ensuite été malade pendant quelques jours, puis j'ai réussi à grignoter un peu, parce que j'avais peur que ça me reprenne ; je faisais attention à ma manière de manger. (Cet incident me rappelle aujourd'hui Isaïe 50.)

Deuxième Incident :

Battu avec un soulier, j'en ai gardé une blessure permanente au cou

À 12 ans, j'étais assis dans la salle à manger en face de mon ami, qui me donnait des coups de pied par dessous la table pour me taquiner. J'ai attrapé sa jambe et lui ai enlevé son soulier. Sœur Marie Immaculée m'a attrapé. Elle a saisi le soulier, une chaussure lourde (pas comme celles que portent les jeunes d'aujourd'hui). Elle m'en a frappé une cinquantaine de fois. J'ai perdu connaissance quelques instants. On m'a interdit de rapporter l'incident et de me présenter à la clinique. La correction m'a laissé à l'arrière du cou, à l'extrémité de la colonne vertébrale, une grosse bosse permanente. J'ai



longtemps eu de la difficulté à marcher et à jouer, parce que ça faisait mal. J'ai eu régulièrement des saignements de nez pendant des mois. (Cette personne travaillait-elle pour l'Église et pour Jésus ?)

Espoir

J'ai relu les enseignements spirituels traditionnels de mes Anciens, tout particulièrement la prière sur la Sagesse que récitait mon père, et que je désire partager avec vous :

O Ke che manido, donne-moi la sagesse.

Aide-moi à comprendre que la vie sur terre fait partie de ton don ; elle est inspiratrice de nos modes de vie, avec l'homme pour intendant. Enseigne-moi à apprécier

L'arbre de vie
Blake Debassige
1982

la délicate relation entre toutes les choses terrestres. Le vol majestueux de la bernache. La promesse printanière des fleurs écloses. La pureté cristalline de la goutte de rosée et de tout ce qu'elle renferme. Enseigne-moi, *O Ke che manido*, à respecter le lieu que j'habite. Aide-moi à prendre part à la solution des nombreux problèmes qui nous assaillent. Fais que je me dévoue à ma tâche avec la persistance de l'abeille cueillant le pollen. Montre-moi, *O Ke che manido*, comment m'inspirer des miracles quotidiens dont je suis témoin tout au long de mon pèlerinage sur cette terre que tu as créée. Aide-moi à me rappeler que les chants et les rires de la nature sont plus au diapason de la vie que les lamentations et les grimaces de déplaisir. Fais que je perçoive qu'il y a à la fois dans la nature tranquillité et puissance, conscient que l'harmonie réside aussi en moi. Rends-moi humble, *O Ke che manido*, donne-moi l'humilité de voir à quel point les œuvres les plus spectaculaires de l'homme sont imparfaites, en comparaison d'un levraut, de la merveilleuse perfection d'un flocon de neige, de la magnificence du mélèze sculpté dans le muskeg. Donne-moi la sagesse de savoir que si notre environnement se détériore par suite de notre surexploitation, je suis condamné, moi aussi. Ouvre nos yeux, *O Ke che manido*.



Aide-nous à comprendre que nous sommes vraiment tous des créatures de Dieu. Qu'en fin de compte, nous sommes tous frères et sœurs. Qu'il en soit ainsi.

J'espère que ceci vous aidera dans votre réflexion sur la souffrance et l'espoir. La prière ci-dessus est traduite du cri Omushkago de la Baie James.

Andrew Wesley



QUESTIONS POUR RÉFLEXION

1. Comment les enseignements spirituels traditionnels éclairent-ils l'essence de l'espoir chez Andrew, lorsqu'il endure de grandes souffrances aux mains de chrétiens ? Cette spiritualité touche-t-elle au cœur de l'espoir chrétien ?
2. Comment Isai'e 50, 6-9, décrit-il l'expérience de la souffrance ? Voir aussi Matthieu 27, 27-31.
3. Comment nous, chrétiennes et chrétiens, réagissons-nous lorsque nos sœurs et nos frères – ou nous-mêmes – infligeons des souffrances au nom du Christ ?



*Père, pardonne-leur,
car ils ne savent ce qu'ils font.*

Luc 23, 34.

Un Fantôme, I : Les ténèbres

Dans les caveaux d'insondable tristesse
Où le Destin m'a déjà relégué ;
Où jamais n'entre un rayon rose et gai ;
Où, seul avec la Nuit, maussade hôtesse,

Je suis comme un peintre qu'un Dieu moqueur
Condamne à peindre, hélas ! sur les ténèbres ;
Où, cuisinier aux appétits funèbres,
Je fais bouillir et je mange mon cœur.

Par instants brille, et s'allonge, et s'étale
Un spectre fait de grâce et de splendeur.
À sa rêveuse allure orientale,

Quand il atteint sa totale grandeur,
Je reconnais ma belle visiteuse :
C'est Elle ! Noire et pourtant lumineuse.

Charles Baudelaire





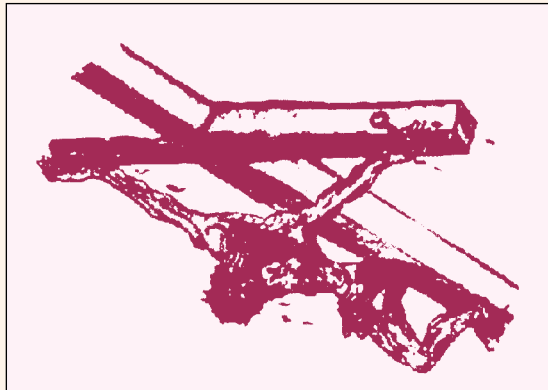
L'aumônerie d'hôpital: Faire face à la mort, une source de peur et tremblements

« La mort a beaucoup de lieux à hanter »

Je ne me suis jamais senti à l'aise avec la mort. Enfant, je n'ai jamais aimé assister à un service funèbre, fût-ce celui d'une parente aussi proche que mon arrière-grand-mère. La mort me donnait des cauchemars et j'ai continué, même adulte, à éviter les salons funéraires. Pourquoi, alors, avoir accepté le poste d'aumônier de l'Unité traumatique régionale de l'hôpital général de Hamilton, où la mort est un fait presque quotidien ?

Pendant mes premières semaines à l'hôpital, je n'ai pas passé beaucoup de temps dans le centre de traumatologie (une partie du Service d'urgence), étant donné les autres responsabilités qui m'accaparaient. Lorsque j'en avais le temps, j'allais à l'urgence et je m'adossais au mur, dans l'espace de réception du Centre de traumatologie, espérant que personne ne me remarquerait ou me demanderait quelque chose : mon anxiété me suffisait amplement. La troisième semaine, l'infirmière responsable me lança une petite pointe au passage : « Vous soutenez encore le mur ? » Cela m'a réveillé. Embarrassé de me voir pris à rien faire, j'ai résolu de me mettre au boulot. J'ai donc entrepris de faire quotidiennement le tour de la salle d'urgence, où je me présentais et rendais visite à chaque patient. Il n'y eut pas de décès dans les premiers jours, situation qui n'allait pas tarder à changer. Plusieurs semaines plus tard, on en était à une moyenne de deux décès tous les deux jours.

Je me rendais également, sur appel, aux pavillons Henderson et McMaster, m'occupant de tout ce qui pourrait survenir dans un hôpital en vingt-quatre heures. Le pavillon McMaster était particulièrement difficile, car sa salle d'urgence comportait une unité traumatologique pédiatrique et des services de travail et d'accouchement, de maternité, de néo-natalité et de soins intensifs, ainsi qu'une clinique d'avortement. La mort avait donc bien des lieux à hanter. Les unités de traumatologie peuvent certes être témoins de drames, mais rien n'est plus troublant que d'y avoir affaire à un décès dans la période initiale de la vie. Les mères demandaient souvent de « baptiser » un bébé mort ou prématuré, ou un fœtus issu d'un avortement. Quand j'ai commencé à m'occuper des enfants morts et de leurs familles, mes cheveux se sont mis à blanchir.



Le moins qu'on puisse dire est que les heures ininterrompues de responsabilités de garde étaient éprouvantes.

Au printemps 2002, j'ai connu une journée et une soirée tranquilles : la paix du téléavertisseur, disait-on. Mais à 10 heures du soir, fin de la trêve. Les diverses demandes m'ont tenu occupé le reste de la nuit et une bonne partie de l'avant-midi. Dans les douze dernières heures, j'ai eu sept morts. Un patient a succombé à ses traumatismes, un cancéreux à sa maladie, une mère m'a demandé de m'occuper d'elle et du fœtus issu de

son avortement, tandis qu'un couple de jumeaux a connu une mort inattendue. Deux patients aux soins intensifs sont également morts, dont un avec qui j'étais en relation depuis longtemps.

Un nouveau patient avait été admis à l'unité de soins intensifs pendant la nuit. J'ai chanté avec les membres de sa famille leurs cantiques préférés, pendant qu'on retirait au patient les moyens d'entretien artificiel de sa vie. Deux jeunes enfants étaient là. Une infirmière des soins intensifs m'a pris à l'écart pour m'exprimer ses doutes quant à l'opportunité de la présence d'enfants si jeunes. Tout en me rappelant ma propre expérience de la mort dans mon enfance, j'ai estimé qu'il revenait aux parents de décider de la présence des enfants ; ils ont jugé important que les enfants assistent à

ce moment crucial de la vie. La mort a été exceptionnellement lente à venir, et après avoir passé la nuit entière à m'occuper de patients, de familles et de personnel, j'étais émotionnellement vidé. Je suis retourné au poste prendre une pause juste au moment où la relève a commencé à arriver. Quand on m'a demandé comment s'était passé mon quart de travail, j'ai fondu en larmes, épuisé que j'étais. Me voyant au bout de mon rouleau, ma collègue s'est offerte à me remplacer. Je l'ai amenée aux soins intensifs, où je l'ai présentée à la famille du mourant, puis je me suis retiré. Il était temps de rentrer dormir. Ce quart de travail, le pire que j'aie connu, je ne l'oublierai jamais.

Andrew Allan



QUESTIONS POUR RÉFLEXION

1. Quels signes de croissance spirituelle voyez-vous dans l'expérience d'Andrew ?
2. Dans la fréquentation quotidienne de la mort par Andrew, qu'est-ce qu'on entend lorsqu'on affirme que le Christ a vaincu de la mort (1 Co 15, 25-26) ?
3. Comment les relations humaines aident-elles Andrew à surmonter sa peur ?

Spleen

Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle
Sur l'esprit gémissant en proie aux longs ennuis,
Et que de l'horizon embrassant tout le cercle
Il nous verse un jour noir plus triste que les nuits;
...
Et de longs corbillards, sans tambours ni musique,
Défilent lentement dans mon âme; l'Espoir,
Vaincu, pleure, et l'Angoisse atroce, despotique,
Sur mon crâne incliné plante son drapeau noir.

Charles Baudelaire





Quatrième réflexion théologique

Souffrir et être humain

« **C**esse donc de te lamenter ! » Voilà quelques-uns des mots qui me sont venus à l'esprit en entendant Alan raconter l'histoire de sa vie dans un parloir de prison. Combien de fois ai-je dû écouter ses lamentations sans user du stratagème consistant à me racler la gorge ou à jeter un coup d'œil à ma montre. « Bon, c'est l'heure, il faut que j'y aille ! »

Je commençais à me demander s'il pourrait sortir du bien de ces visites répétées. Elles étaient en passe de devenir un duo de mécontents : lui qui s'extériorisait, moi qui me contenais. Et pourtant je n'avais aucun doute que sa souffrance était plus urgente que la mienne. Il existait cependant une relation symbiotique entre ce que nous vivions, ce qui est devenu évident lorsque, un jour, Alan a dénoué l'impasse pour nous deux.

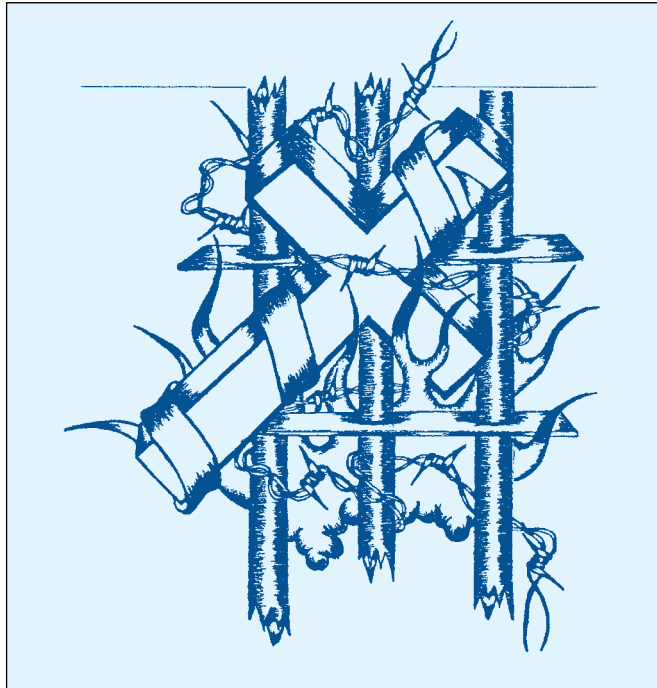
Son récit commençait par un souvenir d'enfance. Il marchait dans la rue, quelque temps avant son dixième anniversaire, lorsqu'il fut soudain envahi par une sensation de dépression qui dépassait son entendement. Il n'avait pas été châtié pour inconduite ; il n'avait pas mangé quelque chose qui ne passait pas ; personne, autant qu'il s'en souvint, ne l'avait traité de mauvais garçon ; et pourtant, l'impression était bien là et il était incapable de s'en débarrasser.

Il savait que ce qu'il avait ressenti enfant avait quelque chose à faire avec son état actuel de dépression « chronique » rattachée à la toxicomanie et à une suite d'incarcérations pour crimes mineurs. C'était tout ce qu'il pouvait invoquer pour justifier son besoin de se faire entendre, un

besoin si intense, qu'il était tenté de tirer par la manche les visiteurs et les soignants pour leur faire partager sa détresse. Mais un jour, pour voir si je l'écoutais encore, il m'a confié, dans un éclair d'intuition : « J'ai vraiment des moments de grâce, vous savez. »

La dépression est peut-être l'une des affections les plus courantes de notre temps ; elle va d'un état par où tous semblent passer à un moment ou l'autre jusqu'à la pathologie plus grave dont souffrait Alan. William Styron écrivait, dans son livre *Face aux ténèbres : chronique d'une folie* (trad. Maurice Rambaud ; Paris, Gallimard, 1990, pp. 18-19) : « La dépression est un dérangement de l'esprit si mystérieusement cruel et insaisissable de par la manière dont il se manifeste au moi, à l'intelligence qui lui sert de médium – qu'il échapperait pour un peu à toute description. Aussi demeure-t-il pratiquement incompréhensible pour qui ne l'a pas lui-même subi dans ses manifestations extrêmes, même si la tristesse, « le cafard » qui épisodiquement nous accablent et que nous attribuons à la tension de la vie quotidienne, sont à ce point répandus qu'ils permettent en réalité à beaucoup de se faire une idée de la maladie dans sa forme la plus catastrophique. »

Styron, dont le récit de sa lutte contre la dépression comporte des incursions dans la psychologie de l'auto-guérison, raconte que les personnes en dépression profonde ont parfois le sentiment d'être accompagnées d'un second moi, lequel, sans partager sa démence, observe avec une curiosité détachée la lutte de son compagnon pour vaincre les ténèbres. Le sentiment d'un accompagnement discret



Dessin de
Stephen Metcalf, Toronto

On interprète alors la dépression comme un signe de culpabilité sans rédemption, où un sentiment de culpabilité personnelle fait obstacle à la rédemption et la guérison. Dans le contexte judéo-chrétien, on ne peut parler de « Dieu » sans y rattacher la souffrance. Et pourtant, dans l'histoire chrétienne, la souffrance, bien qu'on puisse soutenir qu'elle représente un stade d'expiation, n'est ni une fin en elle-même, ni un moyen d'atteindre une fin. J'oserais dire qu'elle fait simplement partie de ce paradoxe que constitue le fait d'être humain. En mûrissant, nous pouvons apprendre à exprimer nos protestations du point de vue de l'intégrité, du bonheur, de la justice véritable et de la compassion qui nous font défaut. Cette protestation instinctive contre la séparation d'avec Dieu, le Père divin, ou le Tout, peut alors évoluer vers un sentiment du devoir de protester contre l'injustice, au nom de ceux qui souffrent comme nous.

et certainement neutre permet au déprimé d'écartier les distractions, pour passer à ce qu'il appelle « une détention disciplinée et bienveillante (l'hôpital, dans son cas) où l'unique voie est d'essayer de guérir ». Pour Styron, les vrais guérisseurs furent la solitude et le temps.

Le récit d'Alan, celui d'un enfant opprimé par des forces tout à fait étrangères à son expérience et à sa compréhension, en est d'autant plus remarquable. Les « moments de grâce », comme il décrivait ses éclairs d'intuition, étaient ceux où il pouvait, sortant de lui-même, au moins décrire ce qu'il vivait, sinon le surmonter. Ces moments laissaient soupçonner que la dépression n'expliquait pas tout. Tout comme les ténèbres ne peuvent se décrire adéquatement comme l'absence ou la privation de lumière, l'expérience d'une dépression écrasante peut aussi comporter une ouverture par où la lumière puisse passer, pour en montrer ainsi la véritable nature.

Lorsque, dans plus d'un enseignement religieux traditionnel, on introduit Dieu, c'est souvent avec des résultats négatifs.

Dire que souffrir passivement, que faire un effort ou accepter notre sort, résulte du péché ancestral ou d'une mauvaise attitude envers l'autorité, c'est nier notre innocence primitive et notre droit à nous faire entendre. Nous plaindre, même si à l'occasion nous allons jusqu'à nous lamenter, c'est affirmer notre droit spirituel à être tout simplement humains. Le Psaume 3 est l'un des nombreux textes bibliques qui ne nie pas la pertinence des protestations et des plaintes. Il commence ainsi :

Jusqu'à quand SEIGNEUR ?
M'oublieras-tu toujours ?
Jusqu'à quand me cacheras-tu ta
face ?
Jusqu'à quand me mettrai-je en
souci,
le chagrin au cœur tout le jour ?

Il ne fait aucun doute que le psalmiste a atteint au désespoir total. Et pourtant, le

dormeur se réveille souvent en rêvant à sa propre mort ; la voix intérieure s'écrie :

Regarde, réponds-moi, SEIGNEUR
mon Dieu !

Laisse la lumière à mes yeux, sinon
je m'endors dans la mort.

Le cri de souffrance passe de l'apitoiement sur soi à une forme d'expression de foi – souvent une foi qui dépasse toutes nos espérances et nos attentes. D'où viennent des mots comme ceux-ci ?

Moi, je compte sur ta fidélité :
Que mon cœur jouisse de ton salut.

Le récit chrétien d'un Créateur tout-puissant qui choisit de souffrir avec l'humanité est lui-même un « moment de grâce » dans l'éternité de la Création. Dans la perspective humaine, la séparation entre la lumière et les ténèbres n'est pas seulement l'œuvre de millénaires. C'est l'histoire de la manière dont nous pourrions – et parfois pouvons – être soulagés de nos épreuves quotidiennes en nous éveillant à la lumière intérieure, et en découvrant que nous ne sommes pas seuls, que Dieu est toujours avec nous. Le récit de la crucifixion est intensément humain, comme dans le cas du cri sans retenue de Jésus sur la croix : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Mt 27, 46). Comme dans les trop familiers récits de l'expérience humaine, il n'y a pas de signe immédiat de l'intervention de Dieu. Et pourtant, en revenant sur le récit évangélique de la prière d'acceptation dans le jardin, nous découvrons que le préalable à l'intervention de Dieu dans la souffrance a déjà été révélé : « Mon Père, si cette coupe ne peut passer sans que je la boive, que ta volonté se réalise ! » (Mt 26, 42).

Vers qui, vers quoi se tourne-t-on quand on souffre ? Il est courant, chez les personnes d'un monde occidental en meilleur

santé et plus riche, de se tourner vers des spécialistes, tels que les thérapeutes et les avocats-conseils, pour résoudre des problèmes. Nous persistons à croire que tout problème a sa solution, bien que le travail des professionnels tende à se concentrer sur le soulagement ou la suppression des symptômes de la souffrance. Aucun d'entre eux n'a encore trouvé un antidote définitif à la souffrance comme telle, et les tentatives d'y parvenir semblent agir en surface, devant des pandémies telles que le VIH/sida, des catastrophes naturelles telles que le tsunami ou des victimes civiles de la guerre moderne.

La fréquence de la dépression au sein des sociétés relativement sécuritaires donne à croire que toutes les ressources dont on dispose pour supprimer ou soulager les symptômes de la souffrance n'ont pas donné les résultats promis. Peu de soignants professionnels, à moins d'être des personnes particulièrement douées aux points de vue religieux et spirituel et des cliniciens compétents, ont les compétences

La séparation de la lumière et des ténèbres n'est pas seulement l'œuvre des millénaires : elle nous raconte comment nous pourrions, et souvent pouvons, trouver soulagement à nos luttes quotidiennes, en nous éveillant à notre lumière intérieure – partout et toujours, Dieu est à nos côtés



nécessaires pour guider les souffrants vers la ressource la plus susceptible de guérir : l'acceptation de l'imperfection de leur condition humaine. Être humain, ce n'est pas seulement souffrir (un fait que l'on ne saurait nier) : c'est aussi aimer et être aimé dans sa souffrance.

« J'ai des moments de grâce, vous savez. »

Alan, victime dès son jeune âge d'un diagnostic erroné et puni pour son comportement antisocial, fut traité par des antidépresseurs avec, pour conséquences, la toxicomanie et de nombreux séjours en prison. Il voyait dans tout cela une injustice dont il se plaignait amèrement.



Et pourtant, quand j'ai partagé avec lui les mots du Quaker George Fox écrits, dans un état de profonde dépression, du fond d'une prison du seizième siècle, il répondit, avec un sourire entendu :

Soyez immobile devant ce qui est pur ; après avoir vu vos pensées et vos tentations, ne réfléchissez pas, mais soumettez-vous : c'est alors que vous sera conféré le pouvoir. Soyez immobile devant ce qui montre et découvre : c'est alors que vous sera conférée la force. Ces paroles confirmaient ce qu'il possédait déjà dans son cœur et qu'il exprima plus simplement en ces mots : « J'ai des moments de grâce. »

Keith R. Maddock



QUESTIONS POUR RÉFLEXION

1. Comment vous sentez-vous lorsque confronté à la souffrance d'autrui ?
2. Comment notre conception de la nature de la dépression pourrait-elle aider des soignants tels qu'Andrew dans le sixième récit à réaliser leur vocation ?
3. Lisez le Psaume 13 à la lumière de la citation de George Fox. Percevez-vous l'apparition d'une lueur d'espoir grâce à la soumission à la grâce de Dieu ?



Vie et mort d'un enfant

« Pour moi, ce fut, et c'est toujours, un signe de l'espoir né de la souffrance. »

La première fois que j'ai fait connaissance avec Robert, il était âgé d'à peine quelques jours. Je n'étais pasteur que depuis peu et il était le deuxième fils d'un couple de la communauté. J'ai rencontré Robert et ses parents au même moment, lors d'une visite pastorale à l'hôpital. Robert était un enfant très tranquille. Son sourire, presque permanent, faisait du bien. Il semblait accepter tout le monde avec les mêmes manifestations d'amour et d'amitié. Tout son entourage ressentait sa chaleur. Ses parents étaient fiers de lui et émerveillés par son calme en toutes circonstances.

Bientôt cependant, inquiets de sa santé, ils lui firent passer des tests qui décelèrent au cerveau une tumeur incurable, peut-être prénatale. On présumait qu'il souffrait de la pression exercée dans sa tête, mais il ne s'agitait et ne pleurait que rarement. Il continuait d'observer son monde avec paix et bienveillance, avec la chaleur de son sourire. Finalement, à environ un an et demi, le jour de la Saint-Valentin, Robert s'est endormi pour toujours dans les bras aimants de sa mère, de son père et de ses grands-parents. J'ai eu le bonheur de vivre avec eux ce moment baigné de paix et de tristesse, devant ce tout petit être que nous avons tant aimé.

Sa famille a vécu son deuil, chacun à sa façon. Sa mère, une scientifique, a pu tout observer d'un œil clinique, ce qui lui permettait de masquer en quelque sorte sa douleur. Quant à son père, il était tout chagrin et questionnement.

Le jour de Pâques de l'année de la mort de Robert, sa mère m'a fait cadeau d'une magnifique étole. Un motif irisé en point de croix s'ouvre en un papillon multicolore sur l'un des deux pans, tandis que sur l'autre on voit un papillon blanc sur blanc et le symbole de l'alpha et de l'oméga. Elle me confia, en me le remettant, que chaque point représentait une des larmes qu'elle versait pour soulager sa peine. Pour moi, ce fut, et c'est toujours, un signe de l'espoir né de la souffrance. Chaque fois que je porte cette étole pour une célébration, il me revient à l'esprit l'espoir pascal qui caractérise notre foi ; il me revient que la vie n'est pas entièrement circonscrite par nos expériences, mais que derrière toute vie nous trouvons un Dieu qui nous soutient,



qui nous donne courage et qui souffre avec nous. Chaque fois que je porte cette étole, je songe aussi à un petit garçon aimant qui, dans sa trop courte vie, a apporté à son monde plus d'amour et de résignation que l'on n'en voit dans des vies beaucoup plus longues, un petit garçon qui a apporté la paix dans le monde de tous ceux qui l'ont connu. Je remercie Dieu de m'avoir fait ce cadeau de connaître Robert pendant deux années si brèves, mais si riches.

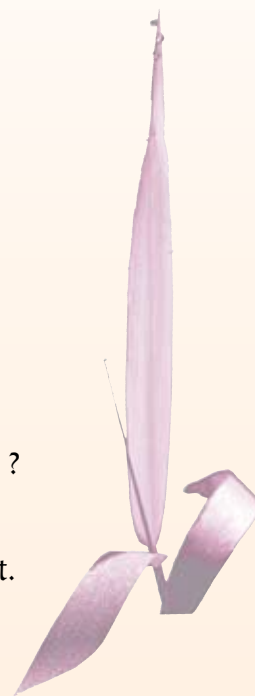
Fred Demaray



QUESTIONS POUR RÉFLEXION

1. Qu'est-ce que les parents souffrent, dans ce récit ?
2. Pourquoi la mort d'un enfant diffère-t-elle de celle d'un adulte ?
3. Quelle signification trouvez-vous à la courte vie de Robert ? En quoi le symbolisme de l'étole éclaire-t-il ce récit ?

Je hurle vers toi, et tu ne réponds pas.
Je me tiens devant toi, et ton regard me transperce.
Tu t'es changé en bourreau pour moi,
et de ta poigne tu me brimes.
Tu m'emportes sur les chevaux du vent
et me fais fondre sous l'orage.
Je le sais : tu me ramènes à la mort,
le rendez-vous de tous les vivants.
Mais rien ne sert d'invoquer quand il étend sa main,
même si ses fléaux leur arrachent des cris.
Pourtant, n'ai-je point pleuré avec ceux qui ont la vie dure ?
Mon cœur ne s'est-il pas serré à la vue du pauvre ?
Et quand j'espérais le bonheur, c'est le malheur qui survint.
Je m'attendais à la lumière... l'ombre est venue.
Mes entrailles ne cessent de fermenter,
des jours de peine sont venus vers moi.



Job 30, 20-27.

Le désespoir est assis sur un banc

Dans un square sur un banc
Il y a un homme qui vous appelle
quand on passe
Il a des binocles un vieux costume gris
Il fume un petit ninas il est assis
Et il vous appelle quand on passe
Ou simplement il vous fait signe
Il ne faut pas le regarder
Il ne faut pas l'écouter
Il faut passer
Faire comme si on ne le voyait pas
Comme si on ne l'entendait pas
Il faut passer presser le pas
Si vous le regardez
Si vous l'écoutez
Il vous fait signe et rien personne
Ne peut vous empêcher d'aller vous
asseoir près de lui
Alors il vous regarde et sourit
Et vous souffrez atrocement
Et l'homme continue de sourire
Et vous souriez du même sourire
Exactement
Plus vous souriez plus vous souffrez
Atrocement
Plus vous souffrez plus vous souriez
Irrémédiablement
Et vous restez là

Assis figé
Souriant sur le banc
Des enfants jouent tout près de vous
Des passants passent
Tranquillement
Des oiseaux s'envolent
Quittant un arbre
Pour un autre
Et vous restez là
Sur le banc
Et vous savez vous savez
Que jamais plus vous ne jouerez
Comme ces enfants
Vous savez que jamais plus vous ne passerez
Tranquillement
Comme ces passants
Que jamais plus vous ne vous envolerez
Quittant un arbre pour un autre
Comme ces oiseaux.

Jacques Prévert





Cinquième réflexion théologique

La narration chrétienne de la souffrance et de l'espoir

Si certain que l'on puisse être que la vie transcende la mort, celle-ci n'en demeure pas moins tragique. « Jésus pleura » à la mort de son ami Lazare (Jn 11, 35), avant de le rappeler à la vie. Plus poignante, plus inconcevable encore est la mort d'un enfant. Les parents ne devraient jamais avoir à enterrer leurs enfants. Nous les connaissons à peine, et voilà qu'on nous les enlève. Ils n'ont pas eu la chance de découvrir ce qu'ils pourraient devenir. Pourquoi arracher le don de la vie si tôt après l'avoir planté ? Pourquoi donner, si c'est pour reprendre ? Pourquoi nous permettre de donner notre cœur, si c'est pour nous l'arracher ?

*Dessin par
sainte Marie
de Paris, de
sa jeune fille
Anastasia,
mourante à
l'hôpital (1926)*

À deux ans, tout ce qu'un enfant sait faire, c'est marcher et parler. Nous avons vu percer toutes ses petites dents de lait, nous connaissons l'expression de ses yeux, l'ondulation de ses cheveux. Nous avons adoré ses petites expressions favorites et ses prononciations fantaisistes. Sa

personnalité rayonne. À cet âge, il s'est passé tant de choses et tant d'autres restent à venir. Dans le cas de Robert et de ses parents, que s'est-il passé ? Bien d'autres choses que ce qu'ils auraient souhaité peut-être. Robert a vécu toute sa courte vie à l'ombre de la mort, sa tumeur au cerveau s'étant formée dès avant sa naissance. Le récit nous apprend pourtant que sa vie a été marquée par beaucoup de beauté et d'amour. Il commence et finit sur un ton, non pas de regret, mais de gratitude. Il s'agit certes d'une mort, mais d'une mort imprégnée de vie, un vie annonciatrice non pas d'une fin dénuée d'espoir mais d'une ouverture surprenante : d'une naissance, oserions-nous dire.

L'histoire de l'humanité commence et finit dans la joie. En tant que chrétiens, nous connaissons notre commencement et notre fin ; c'est Dieu qui nous l'a dit : créés par amour, pour l'amour, afin d'habiter à jamais avec Dieu, et les uns avec les autres, dans le bonheur. Il ne s'agit pas ici d'un opium, d'une pensée magique, d'une illusion tissée pour faire obstacle au progrès de l'être humain, mais de la réelle vérité de notre être. Oublier cette vérité, c'est oublier le comment et le pourquoi de sa propre vie. Nous pouvons, si nous le voulons, la goûter tous les jours ; notre mode de vie chrétien nous aide à nous rappeler et à savourer ce goût, pour qu'il puisse croître et s'épanouir dans nos vies.

Nous connaissons cependant le cœur de l'histoire, la partie sur laquelle nous allons maintenant nous attarder ; elle est criblée, striée, tachetée de douleur, de chagrin, de tragédie, d'angoisse et de violence. Il est non seulement futile, mais néfaste



d'ignorer cette vérité. Il nous arrive, à tort, de nous concentrer sur la joie au point de ne pas comprendre ceux qui souffrent ; il nous arrive aussi, en revanche, d'être accaparés par la douleur présente au point d'oublier de goûter et d'intensifier la joie et le bonheur dans la vie d'autrui. N'oublions pas la « profonde tristesse » du père de Robert et le chagrin de sa mère : ces sentiments se sont sûrement taillé une place dans leur cœur ; tâchons plutôt de ressentir comment ils sont brodés dans le papillon et l'arc-en-ciel de l'étole de Pâques, qui a rempli de couleur et de vie ce nouveau coin de leur cœur.

Il apparaît clairement aux chrétiennes et aux chrétiens que les réalités fondamentales sont la joie, l'amour et la bonté. La souffrance et la douleur, en effet, si dominantes et même apparemment toutes-puissantes sur la terre, sont des réalités, non pas éternelles, mais passagères. Nous venons de Dieu et nous cheminons vers l'union avec Dieu : voilà, pour nous, le sens véritable de l'« espoir ». Dans les grands moments de peine et de tribulations, il peut s'avérer extrêmement difficile de se rappeler ou de ressentir cet espoir : voilà pourquoi notre meilleure façon de nous aider consiste à nous rappeler mutuellement que notre espoir est réel et fondamental, si distant et imaginaire qu'il puisse paraître.

Il ne faut cependant jamais oublier ni minimiser le grand tableau de peine et de douleur qui nous enveloppe et nous habite. Car le Christ, dans sa vie sur terre puis dans la gloire de sa résurrection, nous indique la *personne souffrante* comme notre lieu de service et de rédemption. En assumant notre humanité et tout ce qu'elle implique, la douleur, la peine et la souffrance, il nous a montré qu'il nous faut nécessairement entrer dans la



Anastasis –
La Résurrection.
Église de Chora,
Istanbul, Turquie

souffrance, non seulement seuls, mais pour et avec les autres, pour entrer dans la vie éternelle. Par ses épreuves, ses tentations, son angoisse et son agonie prolongée jusqu'à la crucifixion, une agonie que nous ses disciples, pouvons et devons envisager, particulièrement lorsqu'elle se reproduit dans nos propres vies, il nous trace la voie à suivre. Celle-ci nous mène inévitablement à la souffrance, mais tout aussi inévitablement elle nous mène au-delà de la souffrance, ou plutôt elle transforme la souffrance, et tisse cette nouvelle joie que nous apporte le Christ. Pour les chrétiens et les chrétiennes, l'incarnation, la crucifixion et la résurrection sont les éléments inséparables d'une seule et même réalité, mais le dernier mot c'est la résurrection.

C'est sur un ornement pascal que la mère de Robert a brodé des images de sa vie et de sa mort. On ne devrait pas sous-estimer la crucifixion que la famille a vécue. L'étole pascale déchire cependant le voile de la mort, nous donnant ainsi un aperçu de l'autre versant, la résurrection.

Comme notre Sauveur demande, et exige même, que ses disciples suivent le chemin de la souffrance par amour, nous

sommes parfois portés à croire qu'il veut même que nous souffrions ou qu'il considère que c'est une bonne chose de souffrir : erreur ! La souffrance est née du mal ; or, le mal est tout ce qui s'oppose à Dieu. Nous vivons la souffrance comme un mal qu'il faut surmonter, et non pas vénérer. Qui oserait dire à cette mère éplorée, à ce père accablé, que la mort de Robert est « une bonne chose », que la douleur qu'ils ont ressentie venait de Dieu ? Les chrétiens qui permettent à la souffrance de se propager librement, sans consolation, sans partage de larmes, sans rédemption, trahissent leur mission. Les chrétiens qui, dans leur nature pécheresse, s'infligent mutuellement des souffrances ou en font subir aux autres tournent le dos à ce Christ même qu'ils proclament. Lorsque nous nous rendons coupables de tels manquements, il subsiste le pardon, un appel persistant à revenir à notre mission de semer l'espoir et à œuvrer à la guérison et la transformation, plutôt que d'ignorer ou d'encourager la souffrance et la peine. En entreprenant cette tâche, nous découvrons que nous avons le privilège d'œuvrer avec le Christ pour la rédemption déjà accomplie, œuvre de Dieu seul.

Quand nous atteignons à la plénitude de la joie et de la beauté, nous voyons

que la souffrance a été brodée dans cette tapisserie et qu'elle participe à sa beauté. Nous le voyons déjà dans le moment pascal où Marie Madeleine, les yeux encore baignés de larmes, détourne son regard du vide et de la mort du tombeau, pour le porter sur la face du Christ. La mère de Robert a représenté ses larmes par des points de croix sur l'étole pascalle ; elle a compris qu'on ne peut être témoin de la résurrection qu'à travers ses larmes. Nous le voyons dans la joie des disciples qui cheminent vers Emmaüs, cette joie née du désespoir qu'ils avaient ressenti à cause de la mort de Jésus, avant de se voir accompagnés par le Christ ressuscité. Fred, le pasteur qui a accompagné de la mort à la vie Robert et sa famille, a vu le Christ ressuscité marcher à leurs côtés.

Nous vivons ces sentiments dans nos propres vies quand nous permettons au Christ de nous accompagner dans nos afflictions et que nous découvrons que ce qui nous était apparu comme une peine insupportable et infinie peut engendrer un amour et une joie véritables. Les parents de Robert ont donné la vie qui mène à la mort ; bien plus encore, ils ont accompagné Robert vers la mort qui mène à la vie

Mary Marrocco



***Dès qu'il eut pris le vinaigre, Jésus dit :
« Tout est achevé » ;
et inclinant la tête, il remit l'esprit.***

Jean 19, 30



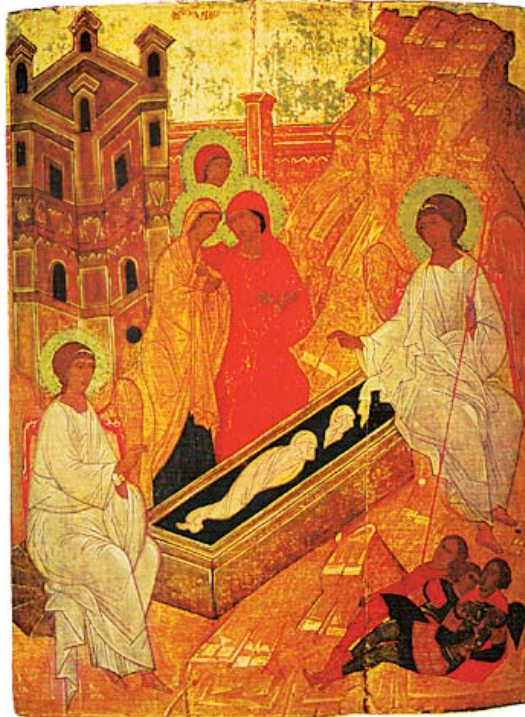
Réflexion théologique finale

L'espoir, la grande vertu chrétienne

« **L**e bon larron est sans conteste l'un des personnages les plus consolants de l'histoire de l'humanité. » En commençant par ces mots sa méditation sur le Christ, Gerald Vann met délibérément en relief un paradoxe inévitable. Le malfaiteur est béni, car il a reçu la promesse du paradis, mais au moment même de recevoir ce don immérité (Lc 23, 41-43), sa réalité est terrible : de longues souffrances avec, pour seule issue possible, une mort certaine et ignominieuse. En quoi, donc, est-il béni ?

On retrouve au cœur de cette question le dilemme sur lequel s'ouvre la présente brochure. La souffrance nous entoure, inévitable preuve quotidienne de ce que les écrivains médiévaux appelaient « la misère de la condition humaine ». Nous portons le fardeau de nos douleurs personnelles, d'où notre aptitude à sympathiser, à reconnaître les souffrances d'autrui. Bien des narrateurs du présent document ont ressenti le besoin, même dans les ténèbres du chagrin et de la douleur, de demander à un Dieu « absent » : « Pourquoi moi ? » Plusieurs d'entre eux ont même poursuivi en demandant « Pourquoi un autre ? ».

Notre brochure révèle pourtant un autre fait étonnant : dans toute la diversité de nos traditions et conceptions chrétiennes, il surgit un dénominateur commun : l'*espoir* est la réponse au cri d'un cœur en quête d'un objet de confiance, d'une notion capable d'affirmer la valeur de l'image de Dieu dans l'humanité (Gn 1, 26). Tous les chrétiens et chrétiennes qui contribuent à cette brochure, plus particulièrement les auteurs des méditations, demandent à l'*espoir* d'éclairer nos esprits obnubilés par



Icône des myrophores au tombeau du Ressuscité (Novgorod, Russie, 15e siècle)

une douleur dénaturée au point de nous amener fallacieusement à accepter qu'elle puisse être la seule réponse à la question : « Qu'est donc l'homme pour que tu penses à lui ? » (Ps 8, 4 ; voir aussi comment cela s'applique à Jésus dans Hé 2, 6).

Cette proposition, tout comme le bon larron lui-même, est cependant un paradoxe. La souffrance est présente, immédiate, subie – elle est « réelle », tandis que l'espérance est évanescence, possible, un « peut-être », un intangible : « Or, voir ce qu'on espère n'est plus espérer : ce que l'on voit, comment l'espérer encore ? » (Rm 8, 24, passage récurrent dans cette brochure). Il ne fait aucun doute que le sens ordinaire du mot « espoir », c'est-à-dire « attente d'un événement » ou, dans l'acception habituelle qu'on retrouve dans l'Ancien Testament et dans la vie de tous les jours,

« se croiser les doigts », est celui d'une chose « hasardeuse », une possibilité, mais certes pas une certitude. Comment alors aurions-nous là une réponse satisfaisante, ou même utile, à une souffrance évidente, à une « certitude » ? Question plus importante encore, comment le chrétien peut-il tenir que l'espoir est la plus grande des vertus, la réponse véritable face à la souffrance ? Comment ose-t-il consoler son prochain, enlisé dans une souffrance réelle, au moyen d'un concept vague et mal défini comme celui de l'« espoir », quand tout ce que recherche la victime est la guérison immédiate ?

Un espoir aussi simple naît cependant d'une piété superficielle ; rechercher auprès du Christ une « solution miracle », c'est, à l'exemple de Nelligan, s'incliner devant une idole thaumaturge, un Christ de plâtre. Quiconque a connu la souffrance – et qui ne l'a jamais connue ? – sait que tel est véritablement le monde. Tous les narrateurs de cette brochure nous montrent que la souffrance effrite le plâtre du Christ et l'éparpille dans les débris, nous faisant reconnaître qu'il faut « entendre en soi » s'enfoncer les clous de la croix.

Cette impossibilité apparente de résoudre la tension entre souffrance et espoir est tellement forte qu'une solution commune, bien que désespérée, consiste à insister sur la « futurité » de l'espoir comme solution de la souffrance présente ; telle une solution miracle, oserions-nous dire : « Peut-

être souffrez-vous en ce moment, mais ce n'est que temporaire, et vous pouvez trouver consolation dans l'espérance d'une paix *future* (lorsque Dieu mettra un terme à votre souffrance) ». On est tenté de postuler que même les Écritures adoptent littéralement ce point de vue. « J'estime que les souffrances du temps présent sont sans proportion avec la gloire qui doit être révélée en nous... Car la création... livrée au pouvoir du néant – non de son propre gré, mais par l'autorité de celui qui l'y a livrée – garde l'espérance, car elle aussi sera libérée de l'esclavage de la corruption, pour avoir part à la liberté et à la gloire des enfants de Dieu... nous attendons l'adoption, la délivrance pour notre corps » (Rm 8, 18-23). Si ce point de vue du « pas tout de suite, attendez un peu » était tout ce que Dieu nous a promis, l'« espoir » ne représenterait qu'un aperçu, au regard de tous les faits de la douleur et du désespoir présents, de notre consolation future ; dans une telle perspective, la seule vertu chrétienne actuelle, face à la souffrance, serait « l'amour » : « Maintenant donc ces trois là demeurent, la foi, l'espérance et l'amour, mais l'amour est le plus grand » (1 Co 13, 13).

Plusieurs récits de cette brochure révèlent l'extraordinaire puissance de l'amour – un amour confronté à des obstacles insurmontables – en tant que réponse à la souffrance : « L'esprit du Seigneur DIEU est sur moi. Il m'a envoyé porter joyeux message aux humiliés, panser ceux qui ont le cœur brisé » (Is 61, 1). Bon nombre des récits proposent que devant la mort d'un enfant chéri (huitième récit), attendue ou non, à la suite d'un traumatisme ou d'une maladie (septième récit), devant d'autres tentations allant jusqu'à un sentiment d'impuissance et de désespoir (deuxième et troisième récits), tout ce que nous pouvons offrir, c'est l'amour consolant – ce

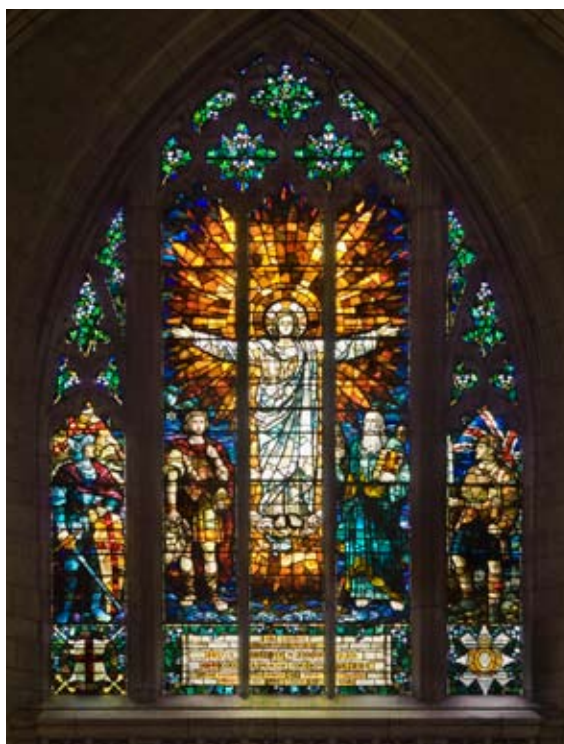
*Peu importe
ce qui
advient,
Dieu est avec
nous dans
l'événement.*



qui est véritablement le cas. Le souci de consoler est si profondément enraciné dans notre être, que seul le mal véritablement positif peut s'y opposer. L'amour est certainement *la vertu humaine* universelle. C'est toutefois pour cette raison que, tout en étant une réponse vitale et pratiquement nécessaire à la souffrance, il n'est pas une *réponse* à la question posée d'emblée dans cette brochure : quel est le sens de la souffrance ? Pour le chrétien, la réponse se trouve seulement dans l'espoir, l'espoir que Dieu est avec nous, dans le moment. Le « labeur de charité » est rendu possible par la « constance de l'espérance » (1Th 1,3).

Comment peut-il en être ainsi ? Qu'est-ce qui pourrait générer un espoir rempli d'amour, un espoir qui pourrait subsister devant une souffrance aussi intolérable que celle dont on parle dans tous et chacun des récits de ce recueil ?

Ce genre d'espoir débordant d'amour – non pas un espoir aléatoire qu'il pourra advenir quelque chose de bon, mais une confiance en Dieu tellement réelle que, quoi qu'il advienne, Dieu est avec nous – est une conséquence de la foi. Partout dans cette brochure, on a cité l'épître aux Romains (5, 3-5) : « Nous mettons notre orgueil dans nos détresses mêmes, sachant que la détresse produit la persévérance, la persévérance la fidélité éprouvée, la fidélité éprouvée l'espérance ; et l'espérance ne trompe pas, car l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné. » L'espérance est la vertu *présente*, et *non future*, qui consiste à reconnaître notre propre identité expérientielle avec le Christ ; comme le dit à maintes reprises cette brochure, Dieu est *dans* la souffrance (Mc 8, 34-5). « Il fit venir la foule avec ses disciples et il leur dit : Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renie lui-même et prenne sa croix.



En effet, qui veut sauver sa vie, la perdra ; mais qui perdra sa vie à cause de moi et de l'Évangile, la sauvera. » (//Mt 10, 38, 16, 24-5 ; Lc 9, 23-24, avec ajout du verset 25 : « Et quel avantage l'homme a-t-il à gagner le monde entier, s'il se perd ou se ruine lui-même ? »)

Si nous nous en remettons à Dieu pour notre salut – et, comme le montrent les récits et les réflexions, pour la solution de nos problèmes – la vie aux côtés des souffrants forme une part intrinsèque de l'espoir (voir le premier récit par l'évêque George), car elle forme une dimension intrinsèque du Christ en tant qu'homme : « Nous prêchons un Messie crucifié, scandale pour les Juifs, folie pour les païens. Mais pour ceux qui sont appelés, il est Christ, puissance de Dieu et sagesse de Dieu » (1 Co 1, 23-25). Il en découle, aussi difficile que cela puisse paraître, qu'en même temps, notre souffrance est une partie intrinsèque de son histoire : « La sanction, gage de paix pour nous, était sur lui et dans ses plaies se trouvait notre guérison » (Is 53, 5).

De l'enseignement fondamental selon lequel c'est à nous qu'il revient de porter



sa croix dans notre vie (cf. Mt 20, 22-23) – cette même croix que lui, le chemin, la vérité et la vie (Jn 14, 6), a portée – émane cette foi qui reconnaît le salut dans le Crucifié, et de cette foi naît l’acceptation de notre appel à assumer la résur-

rection du Christ en assumant sa mort. Même si nous avons entendu ces paroles à notre baptême – « Ignorez-vous que nous tous, baptisés en Jésus Christ, c’est en sa mort que nous avons été baptisés ? » (Rm 6, 3) – une rencontre « vécue » avec une souffrance aboutissant à la mort nous confronte à la réalité toute crue, qui est beaucoup plus qu’une simple métaphore, qu’un simple symbole. Le chemin, la vérité et la vie consistent à souffrir avec le Christ, à mourir et à ressusciter avec lui, afin d’être en lui.

Une perspective remplie d’espérance ? Peut-être, mais elle paraît, de prime abord, comporter une touche de tristesse, l’attente d’une vie entière de lutte avec la souffrance. Confrontés à une telle perspective, l’idée simpliste selon laquelle, avec suffisamment de science et d’avantages sociaux, nous puissions trouver des solutions miracles et des remèdes qui mettront fin à toutes les souffrances paraît presque aussi attrayante que la confiance fondamentale en Dieu. On nous dit pourtant que la vie dans le Christ à laquelle aspire le chrétien – la vie de la foi en laquelle notre souffrance devient significative et non sans objet – porte un grand fruit : la joie (1 Th 19 ; Ga 5,22, et nombre d’autres passages ; voir en particulier Hé 12,2, commenté dans la première réflexion).

Trouver joie, paix et acceptation des dons de Dieu au milieu de la souffrance ? Comment est-ce possible ?

Pourtant, si on s’en remet à tous les témoignages de cette brochure – tous les récits, toutes les réflexions, tous les poèmes, toutes les images – c’est précisément cette découverte qui illumine chacune des situations. Même dans les pires circonstances, chaque récit parle d’une découverte, d’une « conversion » qui nous dit que notre souffrance n’est pas le seul sens offert par le monde, mais que nous pouvons reconnaître en elle la volonté de Dieu (Rm 12, 2)... « Tout concourt au bien de ceux qui aiment Dieu, qui sont appelés selon son dessein » (Rm 8, 8). Voyons encore comment les narrateurs racontent leurs histoires et comment les théologiens qui ont réfléchi sur elles ont reconnu que, si mystérieuses et insondables qu’aient été les expériences, Dieu y était à l’œuvre, Dieu les appelait à réaliser son dessein – des « moments de grâce » (quatrième réflexion). Le poème de Rilke le résume parfaitement : « Sois le Maître, montre-toi féroce, pénètre en moi ; alors m’advientra ta grande transformation, alors te parviendra mon grand cri de douleur. »

La juxtaposition du premier récit et de la première réflexion établit parfaitement le thème, présentant le grand défi qui met en mouvement la roue de la brochure tout entière. La trajectoire de l’évêque Elliott lui montre que lorsqu’il se trouve au milieu de la douleur, le Christ est aussi à ses côtés : « En fait, ce sont nos souffrances qu’il a portées, ce sont nos douleurs qu’il a supportées » (Is 53, 4) – mais notre foi nous fait reconnaître le Christ qui se tient à nos côtés comme don de Dieu, comme espérance au milieu de nous (Is 53, 10). La première réflexion révèle la source de la conversion à la foi de l’évêque Elliott : il

a adopté la « perspective étendue », il a vu sa vie avec les yeux de Dieu. L'auteur de la quatrième réflexion n'aura jamais à dire à l'évêque Elliott : « Cesse de te lamenter ! » Fort du don de la grâce fait par Dieu, l'évêque Elliott a découvert ce que la quatrième réflexion appelle la condition préalable de l'intervention de Dieu : la certitude qu'il est toujours avec nous. Victor Hugo, dans son élégie sur la mort de sa fille, sait que le Dieu en qui il mettait sa foi a brisé son cœur ; il ne peut pas protester, il gardera la foi, mais il demande à Dieu de l'aider à pleurer.

On a affirmé, plus haut, que l'amour est notre moyen d'agir comme le Christ, mais que témoigner d'un tel amour, un amour digne de ce nom, même s'il ressemble à une « espérance contre toute espérance », il faut d'abord « revêtir le Christ » ; c'est un amour inlassable. Il s'agit d'un des grands thèmes de la troisième réflexion, qui souligne un point très important : il faut lire le psaume 22, non seulement pour la désespérance de son premier verset – « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » – mais dans son entier : lisez du verset 22 à la fin, puis les versets 19-21, avec un regard nouveau. C'est le psaume entier que Jésus évoque lorsqu'il le cite sur la croix (Mt 27, 46). Nous voyons un tel amour dans le deuxième récit qui tout comme le premier – et tous les autres – est une histoire de conversion ; la narratrice commence par contempler la décrépitude de la vieillesse qui s'amorce et de la mort qui approche, puis, avec un regard neuf, elle reconnaît le grand don, dans la photographie, du geste de la fille, l'image d'un amour sans conditions, sans exigences, sans aucun autre critère que l'amour lui-même. Pourtant, dans ce drame, chacun vit l'expérience de l'amour de Dieu et le manifeste à tous : la vieille dame se sent bien, grâce aux soins affectionnés,

mais en conséquence, elle « protège » la personne qui prend soin d'elle, ce qui fait découvrir « la confiance » à la fille. Il en est de même pour la narratrice, dont la conversion consiste à se rendre compte que le sens du récit est sa plénitude. Eluard a cette intuition : il voit sa fin en Dieu, sa vie entre les mains de Dieu.

L'argument est sensiblement le même dans les troisième et quatrième récits. Le général Dallaire a affronté le mal sans broncher, lorsque les circonstances l'empêchaient d'agir (parce que tout le reste du monde vacillait). La douleur de sa frustration et l'horreur de ses visions étaient tellement intenses, qu'il s'est vu lui-même paralysé par une impuissance totale. Son récit puise pourtant ses racines dans cette lueur d'espoir qui est notre don universel, pour peu que nous ayons « des yeux pour voir. » Le cœur de l'histoire est qu'il « fait attention » et qu'ainsi il « sauve son âme. » Le quatrième récit, pour sa part, va plus loin encore, dans la même direction que le deuxième. Dans des circonstances adverses, le même genre d'amour inconditionnel peut reconnaître que la souffrance, peu importe sa nature, nous confronte à la condition humaine universelle : « Nous sommes tous affectés ». Si le quatrième récit propose les nombreuses directions que pourrait prendre la discussion de cette notion partagée, celle de l'unicité du corps du Christ, le thème le plus vigoureusement



*Vouloir
consoler
est enraciné
dans notre
être même,
notre nature
humaine.*

Icône de la
Crucifixion
(Novgorod,
Russie, 15e
siècle)



soutenu de la deuxième réflexion, en revanche, est celui de la découverte de l'espoir, du pardon de la grâce, de la certitude que le Christ est avec nous ; voilà ce qui mène ultimement à l'espérance : « N'abandonnez jamais ». Le général Dallaire et Prisca, dans les deux récits, en sont parfaitement conscients. Sommes-nous, pour notre part, capables de reconnaître le Crucifié et le Ressuscité au milieu de toutes ces horreurs, comme nous le conseille l'auteur de la deuxième réflexion ?

Devient-il plus difficile d'espérer, et par conséquent d'aimer, lorsque la souffrance nous est imposée de l'extérieur, par des personnes vouées au mal absolu, comme dans les cinquième et sixième récits ? Le juste et l'injuste, le bon et le méchant ne sont-ils vraiment rien d'autre que de « vils accidents », comme l'évoque Alfred de Vigny ? Dans le cinquième récit, Dieu « meurt » pour James Loney, évoquant la description, par le poète, d'un Dieu qui ne répondra pas au Christ à genoux à Gethsémani. Dans le sixième récit, en revanche, Andrew Wesley, fort d'une sagesse ancienne, découvre que Dieu lui accorde, avec l'espérance, la sagesse de voir que la conversion est possible, après tout. En vérité, il fait la même découverte : il

apprend que la vie donnée par Dieu, un grand mystère, est plus grande que tout mal (même si le Chemin de la vie exige la souffrance). Voilà pourquoi Elizabeth Bishop peut voir un « arc-en-ciel » dans ce que des yeux profanes appelleraient une simple tache d'huile ; il est révélateur de voir, dans le huitième récit, la mère de l'enfant mort broder la mort de ce dernier – la croix qui porte tous ces récits du début à la fin – dans l'« arc-en-ciel » de l'étoile. Le huitième récit est le véritable complément, l'interprétation théologique, du septième récit et du poème de bob paterson-watt.

C'est cependant dans la cinquième réflexion qu'on retrouve l'élément qui relie en un seul tous les autres, permettant ainsi de saisir le mystère souffrance-et-espoir (que nous devons désormais écrire en une unité indivisible et non en une opposition paradoxale). Nous apprenons là que le « lieu de rédemption » ne se trouve pas dans une peine, une douleur ou une souffrance particulières, pas plus qu'on ne peut trouver l'espoir dans tels ou tels remèdes ou solutions miracles. Il faut vraiment porter attention à ces détails – le travail de guérison et la reconnaissance de la souffrance sont l'essence du soin affectueux dont nous avons tant parlé ; ils illuminent d'ailleurs tous et chacun des récits. La cinquième réflexion nous rappelle toutefois que c'est la personne souffrante qui est le lieu de la rédemption, ce qui permet que le Christ, qui a assumé la nature humaine, soit présent au milieu de toute affliction. C'est dans le Christ lui-même – et, par conséquent dans chaque personne souffrante, qui est son image – que nous voyons vraiment l'accomplissement de ce que la présente brochure propose dès le début comme une question quasi insoluble : Comment espoir et souffrance peuvent-ils être indissolublement liés, embrassés ensemble en tant que foi ?



icône « Ne me pleure pas, Ô Mère »

Ne me pleure pas

Ne me pleure pas, ô Mère
Ne me pleure pas, ô
Mère, bien que tu aies
vu gisant dans le tombeau
le Fils que tu avais conçu de
merveilleuse façon, car je res-
susciterai et serai glorifié, et
dans ma gloire divine j'exalterai
pour l'éternité les fidèles qui
t'aiment et chantent ta gloire.

Comment réaliser en nous-mêmes le tour de force que représente cette conversion ? Nous devons d'abord reconnaître, avant toute autre chose, que Dieu est « l'amoureux de l'humanité », de sorte qu'il peut (tout comme nous, qui coopérons dans la foi) permettre au Christ d'entrer dans la vie et dans son inévitable souffrance, non dans un fastueux étalage de gloire impériale, mais en portant sa propre croix (Jn 3, 16). La croix porte tous ces récits du début à la fin, ce qui explique la structure de la brochure, qui s'achemine graduellement vers son aboutissement : les sept dernières paroles du Christ en croix. Si nous acceptons cependant cela pour le Christ, nous devons le faire aussi pour nous-mêmes ; nous devons, nous aussi, porter la croix, sans quoi nous ne pourrions trouver notre

place en lui. Il faut, avant tout, avoir l'humilité, la douceur devant Dieu, d'accepter tout cela comme un don ; il faut voir dans toute la matière de cette brochure l'image du don de la grâce. C'est le Christ lui-même qui nous montre ce chemin et nous apprend le sens de la souffrance dans le monde où nous vivons. :

Voici que l'heure vient, et maintenant elle est là, ou vous serez dispersés, chacun allant de son côté, et vous me laisserez seul. Mais je ne suis pas seul, le Père est avec moi. Je vous ai dit cela pour qu'en moi vous ayez la paix. En ce monde vous êtes dans la détresse, mais prenez courage, j'ai vaincu le monde ! (Jn 16, 32-33).



***Le centurion qui se tenait devant lui,
voyant qu'il avait ainsi expiré, dit :
« Vraiment, cet homme était Fils de Dieu. »***

Marc 15, 39

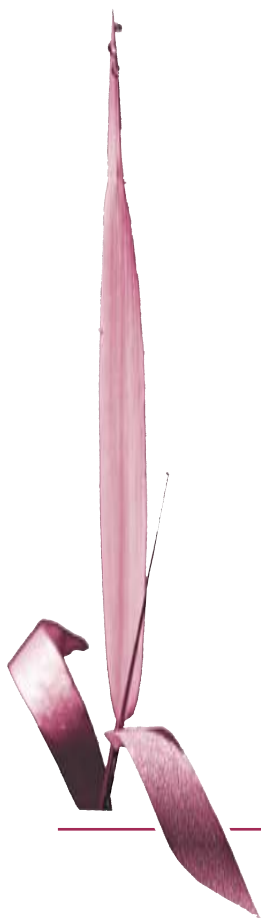
Le porche de la deuxième vertu

Quand le sang s'annonce et commence
à remonter lentement au cœur,
La jeune espérance,
Le mouvement de l'espérance,
Quand un jeune sang commence à refluer
vers le cœur.
Comme la jeune sève d'avril commence à goutter,
à pointer dessous la dure écorce.
Quel commandement, quelle autorité,
quelle brutalité, quel écrasement d'espérance.
Voyez à ne pas mépriser un seul de ces petits :
Un seul :
En effet je vous le dis,
Que leurs anges dans les cieux
Voient toujours la face de mon Père,
qui est aux cieux.

Comme on voit, comme on sent la sève
au mois de mai
Poindre sous la dure écorce,
Ainsi on sent, ainsi on voit au mois de Pâques
Un sang nouveau monter et poindre
Sous la dure écorce du cœur,
Sous l'écorce de la colère,
sous l'écorce du désespoir,
Sous la dure écorce du péché.

Charles Péguy





Annexe

Collaborateurs

Prières et chants

Ressources additionnelles



Collaborateurs

Récits

L'évêque George Elliott

George Elliott est, depuis sept ans, évêque régional de York-Simcoe, diocèse de Toronto. Il était auparavant titulaire des paroisses de King City et de Minden. Il est marié et père de deux enfants adultes

Rita Marrocco

Rita, auteure de *The Light from One Candle* (2006), est la fille du député Lauritz Larson et de son épouse Florence. Élevée en Saskatchewan en pleine période de dépression, elle étudia le journalisme et les sciences de secrétariat, puis se fit enseignante. Elle est mariée, mère de huit enfants et grand-mère de seize petits-enfants.

Christie Neufeldt

Christie Neufeldt est coordonnatrice du Programme d'éducation à la justice au Bureau du Conseil général de l'Église unie du Canada. Son travail a comporté, entre autres, la coordination de la campagne Beads of Hope HIV/AIDS de l'Église unie, de 2002 à 2004, qui a recueilli plus de deux millions de dollars pour des programmes de soutien au VIH/SIDA et amassé quarante mille signatures de membres de l'Église demandant au gouvernement du Canada de prendre des mesures énergiques à l'encontre du VIH/SIDA, au Canada comme dans le monde entier.

James Loney

James Loney est un Canadien militant pour la paix qui a travaillé plusieurs années avec les Christian Peacemaker Teams (CPT) en Irak et en Palestine. Le 26 novembre 2005, il était enlevé en Irak, avec trois autres membres de la CPT. Le 23 mars 2006, lui et ses compagnons Norman Kember et Harmeet Singh Sooden furent libérés à la faveur d'une opération clandestine menée par des forces multinationales ; le 9 mars, on avait retrouvé mort Tom Fox, membre de l'équipe.

Andrew Wesley

Andrew Wesley est né et a grandi dans le territoire de chasse des rives de la Baie de James, qu'on appelle en cri Weneebaykook, c'est-à-dire « les rives ». Il perdit l'usage de ses jambes vers l'âge de quatre ans, et mit un an à se rétablir. Son père ayant décidé qu'il fréquenterait le pensionnat, il s'inscrivit à des écoles confessionnelles anglicane et catholique. Il demeure à Toronto avec sa femme Esther et son petit-fils Elmi. Il travaille pour le diocèse anglican de Toronto, devenant le premier prêtre autochtone. Il est employé du Ministère autochtone urbain de Toronto, à titre de travailleur urbain pour la communauté autochtone.

Le Rév. Andrew Allan

Ordonné par la Convention baptiste de l'Ontario et du Québec (BCOQ), Andrew travaille au Centre de ressources chrétien de Toronto, à titre d'aumônier communautaire de Regent Park ; il supervise des colloques d'étudiants et prône l'implantation d'Églises.

Le Rév. Fred Demaray

Le Rév. Fred Demaray est ministre de la Convention baptiste de l'Ontario et du Québec ; retraité, il offre ses services comme ministre suppléant. Il demeure à Ottawa, où il est justement ministre suppléant d'une Église presbytérienne.

Réflexions théologiques

La rév. Elisabeth Wagschal,

Église luthérienne

Le rév. Fred Demaray,

Église baptiste

Paul Ladouceur,

Église orthodoxe

Keith R. Maddock,

Société religieuse des Amis

Mary Marrocco,

Commission Foi et Témoignage

Richard Schneider,

Église orthodoxe



Prières et chants

Dialogue du Sauveur et de la Theotokos du Samedi Saint *

Ne me pleure pas, ô Mère qui as vu gisant dans le tombeau le Fils que tu avais conçu de merveilleuse façon, car je ressusciterai et serai glorifié, et dans ma gloire divine j'exalterai pour l'éternité les fidèles qui t'aiment et chantent ta gloire.

Ô mon Fils qui n'as pas eu de commencement, je t'ai conçu merveilleusement, plus que toutes je fus heureuse et je ne connus pas les douleurs de l'enfantement ; mais aujourd'hui je te vois sans vie, ô mon Dieu, un glaive de tristesse me perce cruellement ; mais ressuscite, Seigneur, pour que je sois magnifiée.

Ô Mère, la terre me recouvre ainsi que je l'ai voulu, mais les gardiens de l'Enfer frémissent en me voyant porter la robe ensanglantée du châtiment, car sur la croix j'ai frappé mes ennemis : divinement je ressusciterai et tu seras magnifiée.

Que ma création se réjouisse, que tous les mortels exultent d'allégresse : l'Enfer ennemi, je l'ai dépouillé, que les Myrophores viennent m'embaumer : je veux racheter Adam et Ève et tout le genre humain, et le troisième jour je ressusciterai.

* Office orthodoxe des matines du Samedi Saint, ode 9.

Stabat Mater

Debout, la Mère des douleurs
Près de la croix était en larmes,
Quand son Fils pendait au bois.

Alors, son âme gémissante,
Toute triste et toute dolente,
Un glaive la transperça.

Qu'elle était triste, anéantie,
La femme entre toutes bénie,
La Mère du Fils de Dieu !

Dans le chagrin qui la poignait,
Cette tendre Mère pleurait
Son Fils mourant sous ses yeux.

Quel homme sans verser de pleurs
Verrait la Mère du Seigneur
Endurer si grand supplice ?

Qui pourrait dans l'indifférence
Contempler en cette souffrance
La Mère auprès de son Fils ?

Stabat Mater (texte latin)

Stabat mater dolorosa
juxta Crucem lacrimosa,
dum pendebat Filius.

Cuyus animam gementem,
contristatam et dolentem,
pertransivit gladius.

O quam tristis et afflicta
fuit illa benedicta
Mater Unigeniti.

Quae moerebat et dolebat,
Pia Mater cum videbat
Nati poenas incliti.

Quis est homo qui non fleret,
Matrem Christi si videret
in tanto supplicio?

Quis non posset contristari,
Christi Matrem contemplari
dolentem cum Filio? ▶

Pour toutes les fautes humaines,
Elle vit Jésus dans la peine
Et sous les fouets meurtri.

Elle vit l'Enfant bien-aimé
Mourir tout seul, abandonné,
Et soudain rendre l'esprit.

Ô Mère, source de tendresse,
Fais-moi sentir grande tristesse
Pour que je pleure avec toi.

Fais que mon âme soit de feu
Dans l'amour du Seigneur mon Dieu :
Que je lui plaise avec toi.

Mère sainte, daigne imprimer
Les plaies de Jésus crucifié
En mon cœur très fortement.

Pour moi, ton Fils voulut mourir,
Aussi donne-moi de souffrir
Une part de ses tourments.

Donne-moi de pleurer en toute vérité,
Comme toi près du crucifié,
Tant que je vivrai !

Je désire auprès de la croix
Me tenir, debout avec toi,
Dans ta plainte et ta souffrance.

Vierge des vierges, toute pure,
Ne sois pas envers moi trop dure,
Fais que je pleure avec toi.

Du Christ fais-moi porter la mort,
Revivre le douloureux sort
Et les plaies, au fond de moi.

Fais que ses propres plaies me blessent,
Que la croix me donne l'ivresse
Du sang versé par ton Fils.

Je crains les flammes éternelles ;
Ô Vierge, assure ma tutelle
A l'heure de la justice.

Ô Christ, à l'heure de partir,
Puisse ta Mère me conduire
À la palme des vainqueurs.

À l'heure où mon corps va mourir,
À mon âme, fais obtenir
La gloire du paradis.

Amen.

Pro peccatis suae gentis
vidit Jesum in tormentis
et flagellis subditum.

Vidit suum dulcem natum
moriendo desolatum,
dum emisit spiritum.

Eia Mater, fons amoris,
me sentire vim doloris
fac, ut tecum lugeam.

Fac ut ardeat cor meum
in amando Christum Deum,
ut sibi complaceam.

Sancta mater, istud agas,
crucifixi fige plagas
cordi meo valide.

Tui nati vulnerati,
tam dignati pro me pati,
poenas mecum divide.

Fac me tecum pie flere,
crucifixo condolere,
donec ego vixero.

Iuxta crucem tecum stare,
et me tibi sociare
in planctu desidero.

Virgo virginum praeclara,
mihi iam non sis amara:
fac me tecum plangere.

Fac ut portem Christi mortem,
passionis fac consortem,
et plagas recolare.

Fac me plagis vulnerari,
fac me cruce inebriari,
et cruore Filii.

Flammis ne urar succensus
per te Virgo, sim defensus
in die iudicii

Christe, cum sit hinc exire,
da per matrem me venire
ad palmam victoriae.

Quando corpus morietur,
fac ut animae donetur
Paradisi gloria.

Amen.

Toi l'unique prompt secours, ô Christ, viens vite d'en haut visiter, au lieu de leurs souffrances, tes serviteurs, délivre-les de toute faiblesse et maladie, fais qu'ils se lèvent pour te chanter et sans cesse te glorifier, Ami des hommes, par l'intercession de la Mère de Dieu.

Prions encore afin que le Seigneur notre Dieu exauce la supplication des pécheurs que nous sommes, qu'il ait pitié de ses serviteurs NN, les protège de tout malheur, de toute affliction, menace et nécessité, de toute infirmité de l'âme et du corps, de leur accorder santé et longue vie ; disons tous : Seigneur, écoute et prends pitié.

Délivre de tout mal tes serviteurs, Dieu de miséricorde, car à toi nous courons de tout cœur * comme au Rédempteur compatissant, au Maître de tous, Seigneur Jésus Christ.

Maître ami des hommes, jette un regard miséricordieux sur ton (ta, tes) serviteur (servante)(s) N. (et N.) ; et exauce les prières que nous t'adressons avec confiance, car toi-même tu as dit : « Tout ce que vous demandez en priant, croyez que vous l'avez déjà reçu, et vous le verrez s'accomplir » [Mc 11, 24] ; et encore : « Demandez, et l'on vous donnera » [Mt 7, 7]. C'est pourquoi nous aussi, qui malgré notre indignité, comptons sur ta miséricorde, nous te demandons d'accorder ta grâce à ton (ta, tes) serviteur (servante)(s) N. (et N.), d'accomplir le bien qu'il (qu'elle)(s) désire(nt), de le (la, les) garder en paix et sérénité, en santé, bien portant(e)(s), tous les jours de sa (leur) vie. Afin que nous puissions te rendre gloire, Père, Fils et Saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.

Maître tout-puissant, Roi saint, qui châties sans livrer à la mort, qui affermis ceux qui tombent, relèves les cœurs brisés et guéris les humains de leurs maux corporels, nous t'en prions, ô notre Dieu : en ta miséricorde, visite ton (ta, tes) serviteur (servante)(s) malade(s) N. (et N.) et pardonne-lui (-leur) toute faute volontaire et involontaire. Oui, Seigneur, fais descendre du ciel ta puissance de guérisseur au contact de son (leur) corps, éteins la fièvre, apaise les souffrances et toute infirmité cachée, sois le médecin de ton (ta, tes) serviteur (servante)(s) N. (et N.), fais qu'il (qu'elle)(s) se lève(nt) sain(e) et sauf (sauve)(s) de son (leur) lit de souffrance; rends-le (-la, -les) à ton Eglise pour t'y être agréable(s) et faire ta volonté. Car il t'appartient de nous faire miséricorde et de nous sauver, ô notre Dieu, et nous te rendons gloire, Père, Fils et saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.

Mère de Dieu, notre espérance, excellente Reine, refuge des orphelins, auxiliaresse des sans-abri, allégresse des affligés, protectrice des opprimés, regarde notre malheur, vois notre affliction : viens à notre aide, car nous sommes sans force, assiste les errants que nous sommes. Tu sais notre oppression : fais-la disparaître, s'il te plaît, car nous n'avons d'autre aide que toi, ni d'autre protectrice ni d'autre consolation, si ce n'est toi, divine Mère. Puisses-tu nous garder et protéger, dans les siècles des siècles. Amen.



Ressources additionnelles

Les ressources suivantes ont été recommandées par des représentants des Églises qui font partie de la Commission Foi et Témoignage. Nous invitons nos lecteurs à visiter notre site Web (www.ccc/cce.ca), où ils trouveront une bibliographie plus abondante, en français comme en anglais, d'autres documents traitant de la souffrance et de l'espoir, dont des réflexions théologiques sur Romains 8 et le Livre de Job, ainsi que les documents de discussion qui ont généré la présente publication.

- Beaufils, Dominique. « *Ta foi t'a sauvé* », *Approche orthodoxe de la maladie et de la mort*. Desclée-de-Brouwer, 1996.
- Beker, J. Christiaan. *Suffering and Hope : The Biblical Vision and the Human Predicament*. Grand Rapids, MI : Eerdmans, 1994.
- Breck, John. *The Sacred Gift of Life : Orthodox Christianity and Bioethics*. Crestwood, NY : St. Vladimir's Seminary Press, 1998. (Jean Breck, *Le Don sacré de la vie, les chrétiens orthodoxes et la bioéthique*, Paris : Cerf, 2007).
- Bonhoeffer, Dietrich. *Letters and Papers from Prison*, Édition augmentée. New York : Touchstone, 1997. (*Résistance et soumission*, Genève : Labor et Fides, 1973).
- Conrad Grebel Review 18, no 2. Printemps 2000.
Thème : « Living with a history of suffering. »
- Congourdeau, Marie-Hélène. *Dieu et le mal : Basile de Césarée, Grégoire de Nysse, Jean Chrysostome*. Paris : Éditions Migne, 1997.
- Destrempes, Sylvain. *Thérèse de Lisieux et Dietrich Bonhoeffer : kénose et altérité*. Paris : Cerf (Coll. Cogitatio Fidei 224), 2002.
- Elchaninov, Alexander. *Diary of a Russian Priest*. Helen Iswolsky (trad.). Crestwood, NY : St. Vladimir's Seminary Press, 1982. (Alexandre Eltchaninoff, *Écrits Spirituels – Extraits*, Bégonnes-en-Mauges : Abbaye de Bellefontaine, 1979).
- Gutierrez, Gustavo. *On Job : God-Talk and the Suffering of the Innocent*. Maryknoll, NY : Orbis Books, 1996.
- Jantz, L. and McMurray, Ann. *Moving Beyond Depression : A Whole Person Approach to Healing*. Colorado Springs, CO : Shaw Books, 2003.
- Jean-Paul II. *Entrez dans l'espérance*. Paris : Plon/Mame, 1994 (John Paul II, *Crossing the Threshold of Hope*. New York : Knopf, 1994).
- Jervis, Ann L. *At the Heart of the Gospel. Suffering in the Earliest Christian Message*. Grand Rapids, MI : Eerdmans, 2007.
- Larchet, Jean-Claude, *Le chrétien devant la maladie, la souffrance et la mort*. Paris : Cerf, 2004. *Dieu ne veut pas la souffrance des hommes*. Paris : Cerf, 1999.
- Marcus, Joel. *Jesus and the Holocaust : Reflections on Suffering and Hope*. New York : Doubleday, 1996.
- Moltmann, Jürgen. *The Theology of Hope : On the Ground and the Implications of a Christian Eschatology*. Minneapolis, MN : Augsburg Fortress, 2005 (*Théologie de l'espérance*, Paris : Cerf, 2004).
- Morris, Ruth. *Transcending Trauma*. Ottawa : Winding Trail Press, 2005.
- Nouwen, Henri J. M. *The Inner Voice of Love : A Journey through Anguish to Freedom*. New York : Image Books, 1996 (*De l'angoisse à la liberté*, Montréal : Bellarmin, 2004).
- Palmer, Parker J. *A Hidden Wholeness : The Journey toward an Undivided Life*. San Francisco : Josse-Boss, 2004.
- Stackhouse, John G. *Can God Be Trusted ? Faith and the Challenge of Evil*. Oxford University Press, 1998.
- Van der Poel, Cornelius J. , C. S. Sp. *Wholeness and Holiness : A Christian Response to Human Suffering*. Franklin, WI : Sheed and Ward, 1999.
- Vanier, Jean. *A Door to Hope – The Transformation of Pain*. London : Hodder and Stoughton, 1999. (*Une porte d'espérance*, Paris : Éditions de l'Atelier, 2003).
- Zehr, Howard. *Transcending : Reflections of Crime Victims – Portraits and Interviews*. Intercourse, PA : Good Books, 2001.



Comment utiliser ce document

Individuellement

- Choisissez l'un des huit récits pour réfléchir dessus – Commencez par un moment de silence
- Lisez le récit à haute voix
- Silence
- Relisez le récit, à haute voix ou en silence
- Réfléchissez sur les questions sur le journal
- Lisez la réflexion théologique accompagnant le récit choisi ; ajoutez vos réflexions au journal
- Concluez par un moment de silence ou de prière.

En groupes

- Commencez par une introduction et un moment de prière
- Observez un moment de silence où chaque personne réfléchira sur une ou plusieurs de ces questions :
 - Qu'est-ce qui me vient à l'esprit quand j'entends le mot « souffrance » ?
 - En quoi ma propre souffrance m'a-t-elle été utile ? Qu'est-ce que j'y ai trouvé d'inutile ?
 - Comment ma religion ou Église influence-t-elle mon approche de la souffrance ?
 - Quelles questions ai-je à poser au sujet de l'approche de la souffrance ? De l'espoir ?
 - Qu'est-ce que l'espoir ?
 - Qu'est-ce que, les gens attendent, selon moi, d'une soirée sur l'espoir et la souffrance ?
- Si on se sépare en groupes restreints pour réfléchir, on peut attribuer le même récit à chacun d'entr' eux ou en choisir des différents.

En groupes restreints

- Lisez le récit à haute voix
- Les membres du groupe partagent leurs réactions au récit
- Faites relire le récit à haute voix, si possible par un autre membre que la première fois
- discutez des questions présentées pour réflexion

En groupes nombreux

- Partagez vos réflexions
- l'animateur ou animatrice ajoute des éléments empruntés à la réflexion théologique qui accompagne le récit
- finissez par une prière et un chant

Note : observant que les récits et les réflexions touchaient des points sensibles chez un ou plusieurs membres, nous avons demandé à des membres de groupes de consulter un animateur ou une animatrice s'ils avaient besoin d'une aide personnelle.

« Si jamais je deviens une sainte, je serai sûrement une sainte des ténèbres. Je serai sans cesse absente du ciel pour éclairer les lampes de ceux qui sont dans les ténèbres sur la terre. »

Mère Teresa de Calcutta

